

La vie à Avallon pendant la Grande Guerre vue par Mathieu Tamet, Maire d'Avallon de 1912 à 1919

Marie-Laure Las Vergnas

Mon arrière grand-père Mathieu Tamet, Maire d'Avallon de 1912 à 1919, a tenu un journal que mon frère et moi avons retrouvé il y a trois ans. Il y décrit notamment ses multiples activités pendant la Grande Guerre. C'est ce point de vue que je vais présenter.

Les sources sont donc principalement le journal de Mathieu Tamet, complété par les publications de la Société d'Etudes d'Avallon ; en effet « M. le Ministre de l'Instruction Publique, par sa circulaire du 3 mai 1915, a demandé aux sociétés savantes de recueillir (...) tout ce qui a trait aux manifestations de patriotisme, de bienfaisance et même « de vie spirituelle » ; deux ouvrages ont ainsi été publiés : celui de l'Abbé Parat pour la première année de guerre ⁽¹⁾ et celui de L-M Nollet pour la suite ⁽²⁾.

Le chapitre II 1 concernant les hôpitaux est enrichi par le récit écrit par Madame Perrin⁽³⁾, Présidente de l'Hôpital Auxiliaire n°9 (Croix Rouge) et les chapitres I 2 (réquisitions) et I 3 (cherté de la vie) par l'article publié dans le Bulletin de la Société d'Etudes d'Avallon sur le ravitaillement dans l'Avallonnais pendant la guerre ⁽⁴⁾.

Quelques articles de journaux fournissent des informations et des éclairages complémentaires.

Cet article, pour conserver une longueur raisonnable, ne présente qu'un choix très sélectif d'extraits des documents cités ci-dessus. Toutefois, une version longue, reprenant pratiquement l'ensemble de l'information collectée, est disponible à la Société d'Etudes d'Avallon.

Préambule : l'ambiance à Avallon au moment du déclenchement de la guerre.

Dans son journal, Mathieu Tamet note la montée de l'angoisse devant la perspective d'une guerre :

28 juillet 1914 ⁽⁵⁾ : *Dans les campagnes, les gens sont désolés du mauvais temps et plus encore de la perspective de guerre qui semble s'accroître. « Nous n'aurons personne pour rentrer nos pauvres récoltes et ce sera la misère », me disait une pauvre femme qui a un fils sous les drapeaux et un autre qui partirait comme réserviste. Cette note est très juste. Dans l'après-midi, en passant à Guillon, j'apprends que la Serbie a été envahie par l'armée autrichienne, c'est donc la guerre ! [...] Ce soir, nous sommes sortis entre 8h et 9h 1/2, les rues étaient pleines de monde, poussé dehors par l'angoisse et aussi par l'espoir d'apprendre des nouvelles rassurantes et aussi pour causer de la*

¹ Avallon en guerre 1914 –1915, Abbé Parat (Cote : Y 3134 à la SEA)

² Chronique de la guerre à Avallon d'août 1915 à février 1917, L-M N(ollet), BSEA 1918 p93, 1919 (Cote : Y 3133 à la SEA)

³ Trois ans de Guerre à Avallon, Journal de l'Hôpital auxiliaire n°9 Août 1914 – septembre 1917

⁴ Le ravitaillement dans l'Avallonnais, M. E. Chambon, BSEA 1919-1920 p. 77

⁵ Toutes les citations non référencées sont extraites du journal de Mathieu Tamet.

terrible affaire. La guerre n'a pas d'amateurs, tout le monde désire la paix, mais la voudrait assurée, et non subordonnée au caprice d'un monarque.

29 juillet 1914 : Le commerce est dans un marasme complet – rien ne va. Chacun cache son or et son argent, on ne trouve plus de monnaie nulle part. Tout le monde redoute la guerre !

30 juillet 1914 : Ce soir à 8h beaucoup de monde dans les rues, les gens semblent étouffer chez eux – c'est pourquoi ils sortent. On dit que le 4^{ème} d'Auxerre partira cette nuit, et aussi bientôt l'artillerie lourde de Joigny. La frontière doit être bondée de troupes.

1^{er} août 1914, samedi : Le temps est beau mais les nouvelles sont très mauvaises d'après les journaux du matin. La mobilisation est proche. Les journaux de 2h nous en apportent de plus mauvaises encore. On ne négocie plus. Toute l'Europe est en armes, même le Suisse et le Portugal. A 4h ³/₄ le facteur du télégraphe m'apporte l'ordre de mobilisation générale, je pars de suite à l'Hôtel-de-Ville, où rapidement je réunis une partie du Conseil Municipal et un certain nombre de négociants et d'employés. Bientôt un gendarme apporte un colis contenant les affiches et divers plis ; aussitôt on les complète par l'indication du jour de la mobilisation ; on prépare de la colle et des pinceaux – puis les affiches sont distribuées à des porteurs pour être collées aux endroits indiqués, ainsi que dans les faubourgs et les hameaux. Pendant ce temps le tocsin sonne dans les Eglises. Hélas ! cette mobilisation générale c'est probablement la guerre, et quelle guerre dans l'Europe entière !... Malheur à ceux qui l'ont déchaînée, ils verront plus tard quelle sera leur responsabilité. Ce sera une tuerie générale, une boucherie si quelqu'un ne vient pas l'arrêter au nom de l'humanité.

2 août 1914, 1^{er} jour de la mobilisation (...) Dans la soirée on apprend la Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, ce qui signifie que demain ce sera notre tour.

3 août 1914 : Je n'ai guère dormi cette nuit et je me suis levé à 5h du matin pour aller voir partir les gens du pays à la guerre. 2 trains : 7h ¹/₂, 8h ¹/₂. Il y en a eu 3 autres dans la journée, mais je n'ai pas eu le temps d'y aller.

Dans la matinée, nous avons appris que l'état de siège était décrété en France. Des dispositions ont été prises en Avallon. Les gardes civils convoqués et complétés par de nouveaux engagements. Il y en aura trente environ pour Avallon, chargés de la police, de la surveillance des routes et des voies ferrées, etc..

I Avallon : une ville française en guerre comme beaucoup d'autres

Dans cette première partie, nous allons voir comment, à Avallon, comme ailleurs en France, la vie s'organise, entre les nouvelles des Avallonnais au front, les réquisitions et les comités de soutien en tous genres.

I 1 : Les Avallonnais au front

11 août 1914 : A 1h ¹/₂ nous avons réuni les mobilisés qui partaient rejoindre leurs corps, sur la place Vauban, au pied de la statue de cet homme illustre, un bouquet à été déposé. M. Guéneau a dit quelques mots pour nous remercier de n'avoir pas manqué au rendez-vous, puis le sous-préfet a prononcé une allocution, et moi après lui. Ils ont fait un tour de ville, puis à la gare où nous leur avons serré la main avant de partir.

3 septembre 1914 : Les conscrits de la classe 1914 ont été appelés sous les drapeaux, les derniers de la région partiront demain à 2h du soir ; ils sont gais comme des pinsons. Que Dieu veille sur la France et sur l'Humanité !

12 septembre 1914, samedi : Déjà 3 avallonnais tués à l'ennemi : Taillon, Musard et Boussard. Pauvres jeunes gens !...

20 octobre 1914 : Depuis quelques jours nous avons eu le plaisir d'apprendre que plusieurs jeunes gens d'Avallon dont on était sans nouvelles depuis fort longtemps, 2 mois environ, ne sont pas morts, ils sont prisonniers des Allemands : Poivret, Bernard, etc...

La liste des morts s'allonge tous les jours à Avallon, nous en sommes, dit-on, au 18^{ème}. Hélas !

1^{er} novembre 1914, Toussaint : *A 2h réunion à l'Hôtel de Ville pour se rendre au cimetière porter des couronnes aux morts de 1870-71 et de 1914. Il y avait une grande foule, très émue. J'ai salué les anciens après que la couronne eût été placée sur leur tombe, après quoi le cortège se rendit au monument provisoire élevé aux morts de 1914, qui sont déjà 21 à Avallon. Là encore j'ai salué d'un suprême adieu ces braves gens et adressé mes condoléances aux familles. Je crois fort que le public s'attendait à un discours – telle n'était pas mon intention.*

2 juillet 1915 : *1^{er} avallonnais avec Croix de Guerre (citation), Lucien Bourdillat (combats de l'Yser). (1)*

3 juillet 1915, samedi : *J'ai entendu aujourd'hui des gens oser crier à la trahison ! J'en ai apostrophé un, l'autre se trouvait dans un café (chez Barbier) je n'ai pu en faire autant. Je suis désolé de voir une mentalité pareille chez certaines gens et je pense qu'il faudrait leur serrer la vis. Ou leur faire comprendre qu'ils disent des choses dangereuses dont ils ne comprennent point la portée. La Patrie avant tout. J'en parlerai à M. le Sous-Préfet et au Commissaire de police afin de mettre un terme à cette fâcheuse propagande.*

Vendredi 23 juillet 1915 : *1^{er} prisonnier de guerre libéré par échange Adolphe Madelenat. (1)*

5 février 1916 : *Henri Pinson de Cousin le Pont, blessé le 9 octobre 1914 et considéré comme disparu, fait savoir qu'il est prisonnier. Il y en aura quelques autres dans ce cas. (2)*

10 juillet 1916 : *Aujourd'hui à 4h nous avons remis la médaille militaire et la Croix de guerre au soldat Chatelain André, de Méluzien, du 204^{ème} qui a été amputé de la jambe droite. Il y avait avec moi M. le Sous-préfet, MM. Billaudet et Dupêchez, aides-majors.*

18 octobre 1916 : *Les morts se succèdent : hier ce brave Gaston Diot, notre ami, aujourd'hui Antoine Mario, brillant élève de Polytechnique – lieutenant d'artillerie tué par un éclat d'obus. Avallon est durement éprouvé.*

Article dans la « Revue de l'Yonne », juin 1917 :

Notes Avallonnaises

L'UNION SACREE

On a dit que la guerre était moralisatrice. Je ne le crois pas pour ma part. Les innombrables braves gens qu'elle nous a révélés à la lueur formidable de ses tueries peuplaient déjà nos campagnes et nos villes et le peu de gloire qui leur est venue n'a rien ajouté à leur mérite. Par contre, les défaillances qu'elle a engendrées n'étaient pas toutes mûres en août 1914, et j'en sais beaucoup à qui, à cause d'elle, le sol a en quelque sorte manqué sous les pas et qui ne sont devenus lâches, traîtres, infidèles, que pour avoir été engloutis dans cet abîme. Même notre union sacrée, dont nous fûmes si fiers et si justement, combien de temps a-t-elle duré sans accrocs et sans taches ? Combien ont réussi jusqu'au bout à ne point oublier dans leurs querelles la voix de la patrie ?

Il est pourtant un petit coin de terre où cette union sacrée, ce merveilleux unisson des âmes françaises, cette paix du drapeau, me paraît avoir été réelle depuis le premier jour de la guerre. Il s'agit de notre petite ville. Je n'ai pas à faire l'éloge de ceux des fils d'Avallon qui ont été les acteurs du grand drame et dont le sang a coulé généreusement pour la patrie. Mais ceux qui sont restés, ceux qui n'ont pas quitté la maison ou la boutique, comme ils se sont efforcés d'être dignes des absents ! La charité avallonnaise a été admirable, non seulement parce qu'on a donné beaucoup d'argent et que l'on continue à en donner encore, mais surtout parce que le dévouement, le temps dépensé sans compter, les tâches rebutantes joyeusement acceptées, conservées courageusement, ont témoigné, mieux encore que les dons matériels, d'un esprit de sacrifice que la longueur de la guerre ne réussit point à affaiblir. Cet esprit de sacrifice, j'en retrouve partout les marques. Les femmes en ont fourni mille preuves au service de nos blessés et de nos malades, de nos réfugiés, dans toutes ces œuvres grâce auxquelles devient possible l'effort surhumain qui nous est demandé. Mais les hommes ne leur sont pas inégaux. Quel souvenir ont-ils gardé de leurs luttes ? Comme il est évident que la cité n'a plus qu'une âme, que tout est mis en commun, les deuils et les gloires, que la bonne volonté de tous est parfaitement sincère et qu'il n'y a plus de rivalité que dans la tâche unique : le service du pays !

Ce sont ces constatations qui permettent de supporter l'épreuve et d'augurer favorablement de l'avenir. S'il est vrai en un sens que ceux-là seuls combattent qui portent les armes, il est vrai aussi que tous collaborent à leurs succès et à leurs revers. Or, la collaboration des Français n'est possible

que par l'union sacrée ; les gens de notre ville sont vraiment les ouvriers de la victoire et la méritent. Ils ont droit dès maintenant à en saluer l'aurore. H. L.⁽⁶⁾

15 juin 1917 : *Rencontré soldats permissionnaires (Dupré à La Bascule), mauvais moral. Cet état semble se généraliser chez nos soldats et tourner à l'indiscipline.*

1^{er} novembre 1917, jeudi : *La journée a été relativement belle et agréable quoique peu ensoleillée aussi y a-t-il eu beaucoup de monde au cimetière, surtout à la manifestation patriotique en l'honneur des morts pour la Patrie. Il y a eu les discours d'usage. Je crois que celui que j'ai prononcé était de beaucoup le plus beau et qu'il a été apprécié par le public – qui le lira avec plaisir dans le prochain n° des journaux – surtout dans la Revue de l'Yonne, où il sera in extenso.*

25 novembre 1917 : *Ce soir à 8h ½ j'ai reçu un télégramme officiel de Pau m'annonçant la mort du Lieutenant aviateur Jean Barbier, tué accidentellement dans ce centre d'aviation.*

6 décembre 1917 : *A 2h j'ai reçu un télégramme officiel du Commandant de l'Ecole d'aviation de... près d'Etampes (S&O) m'annonçant une bien triste nouvelle, celle de la mort du fils aîné de M. Honoré Barbier, Etienne, âgé de 25 ans, qui s'est tué ce matin à 9h en avion. Pauvre garçon et malheureux parents !... Il m'a été extrêmement pénible d'annoncer au père la douloureuse nouvelle.*

11 décembre 1917 : *A l'enterrement d'Etienne Barbier il y avait une foule aussi grande qu'à celui de son frère Jean. M. Honoré Barbier était prostré et Mme Barbier n'a pas paru, elle était souffrante. Comme je les plains, ces pauvres parents !...*

1^{er} novembre 1918 : *Journée splendide, printanière ; soleil radieux et chaud, aussi notre cimetière a-t-il été admirablement fleuri et les visiteurs nombreux. A 2h a eu lieu la manifestation patriotique organisée par le Comité du « Souvenir ». Le cortège comprenait des soldats d'artillerie à pied et à cheval, ainsi qu'un peloton de Polonais avec leur magnifique drapeau amarante au double aigle d'argent. J'ai prononcé un discours, puis M. P.E.Flandin, député, qui était venu, a prononcé quelques phrases. Notre fête du « souvenir » a été très réussie, et une foule considérable y assistait. Le monument provisoire était superbe, grandiose et de bon goût. Grâce à la dévouée Mlle Mathilde Cambon, les tombes de nos vaillants soldats ont toutes été fleuries. Tous les discours étaient beaux, mais sans contredit le mien [ou le « mieux » ?] était le moins « pompier ».*

11 novembre 1918, *Journée mémorable, Armistice*
A 2h du soir j'apprends à Quarré, par M. Rostain, Maire, que l'armistice est signé, que les Boches ont capitulé. A 4h ½, dans toutes les villes et villages de France, les cloches sonneront à toute volée pour annoncer la victoire définitive et complète. Les plénipotentiaires allemands ont signé l'armistice ce matin à 5 heures. Vive la France ! Vivent ses vaillants alliés. Je me hâte de rentrer et à 5h je suis ici ; sans me changer je me rends aussitôt à l'Hôtel-de-Ville – plus personne ; je trouve Briand dans la rue avec la retraite militaire organisée avec des trompettes de l'artillerie et des tambours de la Ville ; derrière suit une foule immense, soldats et civils, hommes et femmes, enfants, bras dessus bras dessous. C'est une joie délirante, le bonheur d'être débarrassé de cette horrible guerre et d'avoir aplati l'ennemi tant exécré, le barbare qui a mis à feu et à sang une partie de la France, la Belgique et la Serbie. Cet ennemi est vaincu et obligé d'accepter nos conditions.[...] Et maintenant j'attends de connaître les conditions de cet armistice, je ne les trouverai jamais assez sévères pour ces bandits.

12 novembre 1918 : *A Avallon la journée a été assez mouvementée, les pétards ont retenti toute la journée, à la joie des gosses. Ce soir les monuments publics ont été illuminés, toute la ville est restée pavoisée.*

Dans les années qui suivent, les enterrements de « poilus ramenés du front continuent ; on peut citer en 1921: *Gaulat, Doré, Arnaud, le Lieutenant Chevy, le fils Ménage, les deux frères Chamet (jardinier) ; en 1922 : Cunault et Pelletier, Voredeau, Paul Bonin et Boussard (ancien employé à la sous-préfecture et au greffe d'Avallon), Marcel Machuré, le fils de Voillot le cantonnier.*

⁶ Luc ou « le Lou » : Hippolyte Luc, époux de Maria Tamet, gendre de Mathieu Tamet (et mon grand-père).

I 2 Les réquisitions

La loi du 3 juillet 1877 a institué dans chaque département un Comité Départemental du Ravitaillement, présidé par le Préfet, qui répartit les contingents entre les Commissions de Ravitaillement (16 dans l'Yonne), lesquelles les répartissent entre les communes. Dans chaque commune, c'est le Maire (assisté de quatre conseillers) qui répartit le contingent entre les différentes exploitations. Le centre de réception d'Avallon comprend 36 communes. (4)

Mathieu Tamet décrit la grande vague de réquisitions pour l'équipement de l'armée après l'entrée en guerre et à l'approche du premier hiver. Ce sujet n'est plus ensuite mentionné qu'épisodiquement, notamment début 1916.

5 août 1914 : *De 1h à 7h du soir, nous avons inventorié, avec M. Cambuzat, toute la farine existante à Avallon et à Cousin chez les meuniers. Je pense que nous pourrons faire face, à peu de choses près aux besoins des places fortes dont nous devons aider l'approvisionnement.*

12 septembre 1914, samedi : *Nos pauvres soldats auront besoin de tricots bientôt. Déjà le sous-intendant d'Auxerre me demande combien les commerçants d'Avallon pourraient lui en livrer pour les troupes.*

15 septembre 1914 : *Beaucoup de dépêches officielles pour le Maire aujourd'hui : réquisition de toutes les autos de 10 chevaux et au dessus. Avallon va donc s'en dégarnir demain.*

19 septembre 1914, samedi : *Hier il fallait préparer l'achat de gilets, de tricots, de caleçons, de gants, aujourd'hui il faut acheter de la flanelle, faire confectionner des chemises et des ceintures turban. Pour cela il faut visiter tous les commerçants. Ce soir à 6h au moment où je croyais ma journée à peu près finie, il a fallu recommencer la tournée chez les rouenniers et merciers de la Ville.*

20 septembre 1914 : *Toujours des télégrammes officiels : achats de ceci, achats de cela, ça n'en finit plus – avec cela Monsieur le sous-Intendant n'est ni clair, ni facile à servir. Enfin, je fais de mon mieux, et je rends le plus de service possible.*

22 septembre 1914 : *Aujourd'hui c'est du chocolat que demande l'Intendance. Il n'y en a pas à Avallon. On offre un wagon de peaux à tanner aux usiniers de Cousin.*

Ma journée a encore été pénible, courses nombreuses pour l'administration militaire. Quand cela finira-t-il ?

Enfin pourvu que la victoire reste sous nos drapeaux, la peine ne comptera plus.

25 septembre 1914 : *Les télégrammes officiels recommencent à pleuvoir : aujourd'hui il faut acheter et expédier toutes les chemises confectionnées en flanelle de coton, préparer l'expédition des ceintures de flanelle, voir s'il n'y aurait pas moyen de construire des hangars – fournils pour l'hiver.*

27 septembre 1914 : *Aujourd'hui mêmes dérangements que d'habitude pour des télégrammes des sous-intendants. A 2h ½ un officier de l'intendance vient me prier de faire appel à la population pour fournir des couvertures au service de l'arrière. On les portera à l'Hôtel de Ville demain de 9h à 11h du matin.*

9 novembre 1914 : *Nous avons eu la réquisition des chevaux de 4 ans et au-dessus, sauf les entiers et les réformés. Il y en a eu des quantités présentées, peut-être 7 ou 800, sur lesquels on en a pris 47. Demain 2^{ème} jour, pour d'autres communes, entre autres Avallon.*

28 novembre 1914, samedi : *Je suis descendu chez Roche, à Cousin-le-Pont vers 1h 50 du soir pour réquisitionner 700 peaux de mouton brutes pour l'Intendance. J'en ai trouvé en tout 781.*

5 décembre 1914, samedi : *Je me suis occupé de chercher des galoches pour l'armée, j'en ai trouvé 640 paires et Bonneau-Barbier pourra m'en faire confectionner 25 à 30 paires par jour jusqu'à la fin du mois.*

La loi du 16 octobre 1915 donne le droit de réquisition aux préfets. Les commissions de ravitaillement travaillent aussi bien pour les civils, que pour les militaires. C'est ainsi que la commune d'Avallon expédie du blé à des minotiers du midi. (4)

Dimanche 9 janvier 1916 : *réquisition des vins : ceux qui en possèdent plus de 10 hl donnent ¼ de l'excédent. (2)*

Dimanche 23 janvier 1916 : *ordre de réquisition de l'avoine. Le département de l'Yonne doit fournir 100 000 quintaux au prix de 28f le quintal. (2)*

30 mai 1916 : *Le tribunal condamne à 100f un propriétaire de Ste Colombe qui a refusé de livrer de la paille à la commission de réquisition. (2)*

Mars 1917 : Réquisitions de bétail, de céréales et de fourrages.
Visite des exploitations et des maisons. (4)

14 juin 1918 : *Réquisition des chevaux.*

I 3 La cherté de la vie, les pénuries, le rationnement

Les antagonismes consommateurs – vendeurs font augmenter les prix jusqu'en 1919. Dès fin juillet 1914, la peur de la guerre et la peur de manquer amènent la population à faire des provisions et à faire augmenter les prix. (4)

En 1914 et 1915, le régime en vigueur est la liberté commerciale totale pour les prix, accompagnée du fonctionnement de la commission de ravitaillement. L'Etat approvisionne les minotiers grâce à des achats à l'étranger, ce qui limite la hausse des prix jusqu'en mai 1916. Le contrôle est, par ailleurs, effectué avec « trop de mollesse », il n'y a donc pas d'économie sur les denrées, d'où un problème semblable à celui rencontré à Berlin et dans toute l'Allemagne. (4)

Les mesures plus rigoureuses seront mises en place à partir de 1916, et surtout en 1917.

8 septembre 1914 : *Nous sommes menacés de manquer de sel à Avallon. Si dans 36 heures nous n'en avons pas reçu, après-demain il n'y aura pas de pain à Avallon. J'en ai avisé Monsieur le Sous-Préfet, aussi pour les allumettes.*

7 novembre 1914, samedi, foire : *La foire a été assez animée, les animaux ne se sont pas vendus chers, les veaux et les porcs surtout. Cela n'empêche pas les bouchers et charcutiers de vendre un prix élevé. Les femmes de la campagne sont parfois malhonnêtes, aussi je les fais surveiller par le Commissaire de police, une d'elles a été prise aujourd'hui en flagrant délit de fraude – œufs.*

10 août 1915 : *arrêté du Maire rendant obligatoire l'affichage des prix de la viande. (2)*

Septembre 1915 : *Les prix augmentent. En particulier celui du bois de chauffage ; le prix du charbon est multiplié par deux à cause de la difficulté des transports.(2)*

30 octobre 1915, samedi : *Ce matin je suis allé au marché et j'ai essayé de causer avec les marchandes de beurre et d'œufs. Ces femmes sont intraitables, seul l'intérêt les guide. Pour en venir à bout, il n'y a que la taxe, mais le Gouvernement osera-t-il aller jusque là ? J'en doute encore.*

20 novembre 1915 : *Petit marché ; tout est cher. Le beurre se vendait 1,90 et 2f la livre, les œufs 1,80 à 2f. La volaille se vend à un prix raisonnable.*

11 janvier 1916 : *Il n'y a plus ici ni essence, ni pétrole !*

Mercredi 14 juin 1916 : *avancement de l'heure légale de 1h pour économiser le charbon. (2)*

Dimanche 9 juillet 1916 : *le sucre est taxé. (2)*

Mercredi 30 août 1916 : *Le charbon n'arrivant plus à l'usine à gaz qu'en quantité réduite, le gaz est réservé pour l'éclairage intérieur ; les lanternes des rues n'ont pas été allumées dans ce mois et elles ne le seront pas en septembre. (2)*

Septembre 1916 : *La mobilisation devenant de plus en plus complète, un certain nombre de magasins en ville sont fermés : 2 charcuteries, 1 épicerie, 2 pharmacies. Un seul café est toujours ouvert, les autres sont souvent fermés le soir. Longue attente chez les coiffeurs. (2)*

Jeudi 7 septembre : *le sucre manque totalement dans les magasins. Les prix augmentent. (2)*

Jeudi 9 novembre 1916 : *le gouvernement décide de fermer, à partir du 15 novembre, tous les magasins à 18h pour supprimer la consommation du gaz ou de l'électricité [sauf alimentation, pharmaciens, coiffeurs et bureaux de tabac]. (2)*

Vendredi 1^{er} décembre 1916 : *l'éclairage des rues est totalement supprimé. (2)*

La Ligue Nationale contre l'Alcoolisme envoie dans les mairies des pétitions à signer par les habitants pour demander la suppression de l'alcool. Après 8 jours de dépôt, il n'y avait que 3 signatures sur celle déposée à la mairie d'Avallon. (2)

Jeudi 11 janvier 1917 : *cartes pour le sucre ; 750g/mois/personne + 3kg pour les confitures. Adjudication de juments réformées par l'armée.(2)*

14 janvier 1917 : La municipalité fait un approvisionnement de sucre à la Mairie pour les nécessiteux. (2)

22 janvier 1917 : *La guerre sous-marine est toujours très active, et les navires de commerce torpillés sont de plus en plus nombreux.(...) Aussi, en France, commençons-nous à sentir des difficultés pour nous ravitailler en sucre, charbon, pétrole et essence.*

On vient de décider la carte du sucre, qui fait presque totalement défaut, bientôt il faudra en faire pour d'autres denrées. Les pâtisseries seront fermées, dès le 1^{er} février, les mardi et mercredi de chaque semaine. D'autre part la vie devient de plus en plus onéreuse : les œufs se vendent depuis près d'un mois 3f la douzaine et le beurre de pays 2,50 parce qu'il est taxé. Les quantités apportées sur le marché sont de plus en plus faibles, les campagnards préfèrent vendre le lait 0,30 le litre que de vendre leur beurre 2,50. Beaucoup de terres abandonnées par des paresseux, mais surtout par manque de main d'œuvre (...)

26 janvier 1917 : *Si nous ne recevons pas de charbon d'ici à lundi, le gaz sera fermé à partir de mardi prochain 30 courant. Ce serait très fâcheux, surtout pour les ouvriers des usines de biscuit, les scieries et les boulangeries avec pétrin mécanique qui seraient sans travail. D'autre part pour l'éclairage comme pour la cuisine le gaz rend les plus grands services en raison du manque de charbon et de la cherté croissante du bois. On ne trouve plus de sucre ici. Si la campagne sous-marine s'accroît notre disette ne fera que s'accroître et peut-être manquerons-nous de blé ?*

29 janvier 1917 : *Le gaz a été fermé ce soir à 7h faute de charbon qui n'est pas arrivé ; avec cela pas de pétrole à Avallon, pas de charbon, pas de sucre. Plusieurs usines vont être obligées de fermer et bien des pauvres gens sont menacés de manquer du nécessaire. Demain le Préfet vient, je lui en parlerai et lui demanderai une solution. Cette situation ne peut durer longtemps. Le Bureau de bienfaisance n'est pas suffisant pour parer à toutes ces graves difficultés.*

3 février 1917 : *le journal est tiré à bras, d'où retard ; la biscuiterie Masset est arrêtée.(2)*

Dimanche 4 février 1917 : *arrêté du préfet : fermeture des pâtisseries et suppression de la vente de gâteaux et biscuits, les mardis et mercredis de chaque semaine, dans les autres magasins. Beaucoup de trains supprimés, faute de charbon et de matériel.*

La revue de l'Yonne dit que la pâte à papier ne peut plus arriver en France et que la fabrication du papier est réduite (manque charbon) ; les journaux ne pourront plus paraître.

De plus le pétrole manque absolument dans l'Yonne. (2)

Lundi 5 février 1917 : *recensement pour cartes d'alimentation.*

Mars 1917 : *Participation des élèves à la production agricole (garçons : pommes de terre ; filles : petits animaux) (4)*

Après le succès de l'offensive de mars 1917, deux classes d'agriculteurs sont renvoyées aux champs (1888 et 1889). (4)

Article dans la « Revue de l'Yonne » du 24 juin 1917 :

Notes Avallonnaises

LE COMMUNIQUE DE L'ARRIERE

Ce n'est pas seulement à l'avant que l'on combat. Il se livre, il devrait se livrer à l'arrière des batailles pour lesquelles il n'y a pas de communiqués, mais qui n'en ont pas moins une importance considérable pour l'issue de la guerre. L'ennemi, à l'arrière, ce sont les innombrables formes de pessimisme, l'amour du bien-être, la crédulité dans les rumeurs les plus saugrenues, le plaisir de récriminer, l'égoïsme, l'indiscipline, la légèreté, toutes ces faiblesses qui, déjà fâcheuses dans la paix, deviennent redoutables aujourd'hui.

Le pain est noir, le charbon et l'essence sont rares, les difficultés de la vie s'accroissent sans cesse, qui le conteste ? Mais comment convient-il d'accueillir ces misères ? Faut-il invoquer avec tristesse le bien-être de la paix, le pain blanc, la cuisinière qui ronfle, les provisions abondantes, et gémir lâchement sur les privations de l'heure présente dont on cherchera partout ailleurs que chez l'ennemi campé sur notre sol les criminels auteurs ? Mais ceci surtout est odieux, que pour un grand nombre de Français il semble que la guerre aurait pu se déchaîner autour d'eux sans que rien leur fût enlevé de leur luxe et que la mort aurait fauché les meilleurs de leurs concitoyens sans troubler les digestions et les promenades de ceux qui seraient restés au foyer. Ces récriminations puériles de l'avant-guerre, ce perpétuel recours au gouvernement comme unique source du bien et du mal, ne dépassent-ils pas dans cette tourmente la mesure permise de la sottise et de la lâcheté ?

On a vanté la fermeté de la nation en face de la guerre. Elle est réelle sans doute, mais je la trouve gâtée par trop de mesquines faiblesses. Faudra-t-il dire de nous que nous avons supporté plus aisément l'immense carnage de nos fils que l'amertume de notre pain et que le courage français, inébranlable devant l'invasion, a fléchi parce qu'il y avait moins d'huile dans la lampe de famille ? Quelle honte nous couvrirait si l'ennemi pouvait un instant le penser ! Il faut regarder la vérité en face. Aux souffrances, à l'héroïsme des combattants, ceux qui ne combattent point ne peuvent répondre que par les privations patiemment supportées, la résignation, le labeur acharné.

Voici le devoir : FRANÇAIS ET FRANÇAISES, PRIVEZ-VOUS !

H. L. (6)

31 décembre 1917 : *C'est, je crois, la dernière année que l'on mange des bonbons au sucre et au chocolat – jusqu'après la guerre ? En Angleterre ils subissent beaucoup plus de privations que nous, le beurre et la margarine manquent tout à fait et le chocolat est devenu très rare.*

1^{er} janvier 1918 : *appel du Préfet de l'Yonne à l'autorisation du pain. (4)*

5 février 1918 : *Rien de nouveau ici sauf toutefois que depuis deux jours nous sommes privés de gaz et que nous n'en aurons probablement pas avant une dizaine de jours. J'ai demandé au Préfet aujourd'hui 20 tonnes sur l'approvisionnement de l'hôpital 53. J'ai la certitude que l'autorité militaire les refusera. Nous irons plus loin.*

5 mars 1918 : *Le Préfet a annoncé aux Maires qu'il fallait s'attendre à de nouvelles restrictions, surtout pour le pain – dont la ration sera peut-être diminuée de 100 grammes, peut-être de 150 grammes à un moment donné. L'Amérique nous enverra des hommes ou du blé, mais elle ne peut nous envoyer du blé autant qu'il le faudrait à cause du nombre de bateaux qui lui sont nécessaires pour transporter ses armées et les ravitailler.*

Des cartes d'alimentation sont instaurées dans tout le département à partir du 1^{er} mai. (4)

4 mai 1918, samedi : *Ce soir, de 8h à 11h ½ il y a eu réunion dans mon cabinet à l'Hôtel de Ville de la Commission de rationnement du pain. Sur plus de 300 demandes, nous n'avons pu en examiner que le tiers environ. On continuera la semaine prochaine.. Quel travail.*

Juin – juillet 1918 : *Situation caractérisée par la sécheresse, la fièvre aphteuse et la crise du lait : le lait est trop taxé et la population augmentée par les réfugiés, d'où production préférentielle de beurre et de viande.(4)*

27 juillet 1918, samedi : *Ce matin, les jardiniers ont fait grève – il n'y en avait pas un seul au marché ! Ces gens-là n'ont point de cœur, ils n'aiment que l'argent. Ce sont de mauvais citoyens. On peut le dire sans crainte. Nous verrons s'ils continuent à se conduire ainsi.*

Un centre d'organisation d'artillerie lourde s'installe à Avallon et dans les environs en juillet 1918 : il contiendra jusqu'à 7 à 8 000 hommes et 3 à 4 000 chevaux ; il favorise l'augmentation des prix. Sa capacité sera réduite à partir de l'armistice ; il en reste le Parc d'Artillerie de la Route de Sauvigny. (4)

I 4 Les Comités et œuvres en tous genres

En plus des comités cités dans les autres chapitres, on assiste à un foisonnement d'actions d'aide et de solidarité en tous genres.

5 août 1914 : *souscription pour secourir les familles des mobilisés (conférences de St Vincent de Paul). Il s'agit de 153 familles.(1)*

8 octobre 1914, jeudi : *Cet après-midi, 2 réunions de comité à 2h et à 4h. Le Comité de l'abbé Parat et celui fondé par moi conformément aux indications de M. le Préfet, pour l'œuvre du « Tricot du soldat » ont fusionné aujourd'hui, j'en suis bien aise, le succès est assuré.*

27 décembre 1914 : *A 4h ½ - jusqu'à 6h ¼, « arbre de Noël » à l'Hôtel de Ville. Il y avait un monde fou, près de 800 personnes sans compter celles qui n'avaient pu entrer – dont environ 500 enfants de toutes les écoles de la Ville. La salle était beaucoup trop petite, aussi l'ordre n'a pas régné dans la distribution des jouets – et quelques enfants ont été un peu bousculés, mais sans accident. Les jouets et les bonbons étaient nombreux et tous les chers petits étaient contents. Un zouave blessé a chanté la Marseillaise, Mlle Lebeau a chanté un Noël et pour terminer la « Brabançonne ». M. Robert*

Vallery-Radot nous a récité une pièce de vers de circonstance, dédiés à la France. M. le Sous-Préfet ne s'est pas dérangé. J'avais oublié M. Prince, l'Inspecteur Primaire, et je l'ai vivement regretté.

27 janvier 1915, mercredi : De 1h ½ à 2h nous avons eu réunion à la Caisse d'épargne, nous avons accordé : 300f à Mlle Cambon pour son Comité de secours aux militaires de passage ; 500f au Comité du « Tricot du Soldat » ; 300f aux militaires hospitalisés à l'Hôpital hospice et 300f à la Société de Secours aux prisonniers de guerres français et belges « œuvre du vêtement ».

8 février 1915 : La « journée du 75 » a été fructueuse pour « l'œuvre du soldat au front », nos petites vendeuses ont ramassé 787f25 sans compter que grâce à une centaine de médailles que nous avait soustrait M. le Sous Préfet, ses quêteuses à lui ont, paraît-il, reçu environ 200fr.. Cela ne ferait pas loin de 1000 fr. Je vais demander de suite de nouveaux insignes pour dimanche à M. le Préfet afin de parfaire cette somme pour une nouvelle vente.



23 mai 1915, Pentecôte : Aujourd'hui c'était la « journée française », on a vendu de nombreux insignes. La Recette a dépassé 850 francs. A 6 heures du soir il n'y avait plus d'insignes à vendre. Tant mieux pour le « Secours national ».

27 juin 1915 : C'était aujourd'hui la journée de « l'Orphelinat des armées » dans toute la France. Nous avons donné une dizaine de francs aux vendeuses d'insignes. La recette n'a pas dû être très considérable, mais peut-être autant que celle du « service national ». (Le curé de St Lazare avait interdit à ses ouailles la plaquette en cuir qui comportait une femme et un petit enfant.)

Août 1915 : depuis un mois, le gouvernement demande aux français d'échanger leur or contre des billets.(1)

Samedi 4 septembre 1915 : l'agence des prisonniers de guerre du bureau central de la Croix-Rouge fait organiser des comités dans les départements, dont un à Auxerre pour ceux originaires de l'Yonne. Ils envoient des vêtements et des vivres.(2)

9 octobre 1915, samedi : Ce soir a eu lieu une réunion pour constituer un Comité pour la propagande de l'échange de l'or dans l'arrondissement. Nous étions 13 présents.

Jeudi 25 novembre 1915 : la journée des éprouvés de la guerre a produit pour tout le département 35 088,85f. (2)

Fin 1915 : Le premier emprunt de guerre a un gros succès dans l'arrondissement (7 millions de f) (2)



Samedi 1^{er} janvier 1916 : vente d'insignes et de médailles au bénéfice des soldats. Les enfants du chœur de Saint-Lazare offrent un lunch aux blessés avec le produit de leurs étrennes. (2)

10 mai 1916 : Ce soir à 5h réunion du Comité de l'Or dans mon Cabinet. Nous avons rédigé une affiche pour la conférence du 21 mai et nommé une sous-commission de propagande.

Au total, 40 conférences sur l'or auront lieu (4). Quelques exemples :

21 mai 1916 : A 2h Conférence par M. Lalande sur les versements de l'or à la Banque de France pour la défense nationale. Sortie à 3h ¼, on s'est rendu ensuite au cinéma où l'on a fait passer un film sur cette question devant le public de la Conférence. Il a eu beaucoup de succès, il était fort intéressant.

4 juin 1916 : A 1h départ en auto pour Lucy-le-Bois, conférence sur l'or faite par M. Thiry, professeur au Collège, très bien réussie. J'ai reçu 2 pièces de 20 francs.

Dimanche 4 juin 1916 : fête J. d'Arc, vente de broches et de médailles à son effigie au bénéfice de l'œuvre du ravitaillement.(2)



12 juin 1916, lundi : De 5h à 7h du soir, réunion du Comité de l'Or, on a organisé cette chasse par secteur à Avallon. Cela me paraît fort délicat !

Jeudi 29 juin 1916 : Loterie de la Croix-Rouge à l'Hôtel de Ville. Beaucoup de lots.(2)

Dimanche 2 juillet 1916 : la journée serbe, qui n'avait pu se faire ici comme dans toute la France, a eu lieu aujourd'hui. Les jeunes quêteuses ont récolté 560f. (2)



Dimanche 20 août 1916 : souscription pour le service de radiologie de l'hôpital civil. Le Comité de l'or, pour activer l'échange, s'adjoint des dames chargées de solliciter tous les habitants de la ville.

2^{ème} emprunt à 5% annoncé pour le 5 octobre.(2)

Le comité avallonnais de l'or est chargé, sous la présidence du sous-préfet, de l'emprunt. Conférences prévues.(2)

1er octobre 1916 : A 3h ½ du soir, brillante conférence par Me Marmotant, avocat, sur le versement de l'or et l'Emprunt national. Les sujets ont été très bien traités, avec force et la parole vibrante de l'orateur a certainement produit une bonne impression et influencé favorablement l'auditoire, malheureusement peu nombreux. (200 personnes environ)

L'orateur, avant le péroration de son discours a lu la première partie de l'article sur « l'or » fait par Luc (6) – en le citant comme un des plus beaux et des mieux écrits sur le sujet. J'ai été flatté pour mon cher gendre et je lui en ferai part. Cela prouve que M. Marmotant s'y connaît.

Dimanche 8 octobre 1916 : le comité de l'emprunt reprend dans les communes de l'arrondissement la série des conférences.(2)

Jeudi 19 octobre 1916 : l'archevêque de Sens ordonne au clergé d'apposer des affiches de l'emprunt dans les églises et de rappeler chaque dimanche aux fidèles le devoir qui incombe à tous les Français.(2)

Dimanche 5 novembre 1916 : journée des orphelins, 577f. (2)

10 novembre 1916 : Notre emprunt national a produit 11 milliards 360 millions, dont à peu près la moitié en argent frais ; 3 millions de souscripteurs. En somme, je considère que c'est un succès et que nous devons nous en féliciter.

5 février 1917 : Collecte de pains, croûtes par la biscuiterie Masset qui va fabriquer des biscuits de grande conservation pour les prisonniers russes (qui n'ont rien à manger).

+ collecte dans les écoles pour l'œuvre des cercles du soldat. (2)

15 janvier 1919 : A 4h ½ réunion du Conseil des Directeurs de la Caisse d'Epargne. Nous avons voté 1000f pour les militaires tuberculeux de la guerre.

1^{er} mai 1919 : De 5h ½ à 7h du soir, réunion pour la formation d'un comité de 15 membres pour l'érection d'un monument à la mémoire des enfants d'Avallon morts pour la Patrie. J'ai été élu président – malgré mon désir de ne pas l'être (...).

3 janvier, samedi, 1920 : A 5h ½ du soir a eu lieu la réunion du Comité du monument. On a entendu les explications du statuaire M. Pierre Vigoureux, puis examiné ses 3 projets. Le projet n°3 – au portique de 6 à 7m de haut avec une large dalle sur laquelle sont étendus des soldats morts ou blessés. 17 voix pour, 1 voix pour le projet n°2 et 5 bulletins blancs de gens à qui, probablement, le Monument ne plait pas ou qui n'approuvent pas l'emplacement.

10 octobre 1920 : A 11h ½ inauguration des plaques commémoratives des professeurs et anciens élèves du Collège et de l'Ecole Primaire tués pendant la guerre. Sous la présidence de M. Camille Perreau, professeur de droit à la Faculté de Paris. Quelques discours émouvants ont été prononcés, puis un élève a fait l'appel des pauvres morts.

3 juillet 1921 : Très belle journée. Inauguration du Monument des morts pour la France à 3h ½ du soir sous la présidence de M. Bienvenu-Martin, Vice-président du Sénat – en présence des députés du département. Ont pris la parole M. le Maire d'Avallon, M. Bienvenue-Martin et M. le Sous-préfet d'Avallon. Le 1^{er} de ces discours m'a paru un peu moche et pompier, mal récité. Celui du Sous-préfet était excellent et bien dit, ainsi que celui de M. Bienvenu-Martin. Tout s'est passé dans le calme le plus complet.

II Avallon occupe une situation particulière

Avallon n'est pas seulement une ville française en guerre, c'est une ville à 150km environ de la ligne de front – on y entend régulièrement le canon :

10 septembre 1914 : La nuit dernière vers 2h du matin, il paraît que la mère Arthaud a entendu le canon. C'est bien possible, puisqu'on se bat du côté d'Arcy-sur-Aube à Vitry-le-François.

Dimanche 14 mai 1916 : un journal d'Auxerre dit que l'on a entendu le bruit du canon dans les quartiers élevés de la ville. Dès la bataille de la Marne, et souvent depuis cette époque, bien des personnes l'avaient entendu à Avallon.(2)

9 juin 1916 : Nous avons entendu le canon tonner une partie de l'après-midi. C'est le canon de Verdun, pas encore celui de la victoire !

12 juin 1916, lundi : D'ici nous entendons très bien le canon du champ de bataille.

29 mai 1917 : Nous avons entendu le canon tonner comme aux grands jours de Verdun.

19 janvier 1918, samedi : *Rien de nouveau sur les communiqués du jour, par contre on a bien entendu le canon aujourd'hui en certains endroits de la ville les vitres tremblaient, notamment chez M. Kieffer, près des Terreaux de la Petite Porte.*

15 juillet 1918 : *L'offensive allemande s'est déclenchée la nuit dernière avec une très grande violence, paraît-il, après un bombardement formidable de quelques heures (nous l'avons très bien entendu ici).*

II 1 Les hôpitaux : Croix-Rouge, hôpital complémentaire (militaire) et hospice civil

Avallon est suffisamment près du front pour qu'on y envoie des blessés, mais suffisamment loin pour qu'on n'y envoie que des ceux considérés comme transportables, voire en voie de guérison : les grands blessés meurent dans les tranchées, ou sont pris en charge par les ambulances de l'arrière... On note par exemple que l'hôpital de la Croix-Rouge, qui a fonctionné du 3 août 1914 au 7 septembre 1917 et a accueilli un total de 1652 malades hospitalisés, n'a recensé que 10 décès.

Le Prologue du « Journal d'une infirmière » (3) explique comment l'hôpital de la Croix-Rouge fut préparé et put accueillir des blessés dès début septembre 1914 :

« Au cours de l'été 1888, le sous-préfet d'Avallon, M. Dubois, reçut des instructions pour établir une ambulance à Avallon, en cas de guerre. Il fit pressentir les dames les plus influentes de la ville pour savoir si elles voudraient s'en occuper ; les réponses ayant été négatives, il s'adressa à Mme Perrin, femme du juge d'instruction, universellement estimé dans cette ville, dont il était originaire.

Mme Perrin confia le futur hôpital au Sacré-Cœur de Jésus, et lui en donna dès lors le Nom sacré ; puis, on se décida à le rattacher à la Croix-Rouge française.

Le 22 janvier suivant – 1889 – l'ambulance naissante d'Avallon était incorporée à la Société française de Secours aux Blessés militaires, et le comité ainsi composé :

Présidentes d'honneur : Mme la comtesse douairière de Chastellux et Mme la générale de Gouvenain (remplacée plus tard par Mme Goussard) ; Présidente : Mme Henri Perrin (...)

Le 16 novembre 1905, le colonel Tournier obtenait le classement de notre hôpital par le Ministère de la Guerre avec le n°9. Le local désigné en cas de guerre était le Collège Communal, visité dans le cours de l'année par le major Malaval et distribué par lui, d'après plans faits par M. Prévost, architecte de la Ville. Le principal d'alors, M. Brivet, avait patriotiquement offert son appartement personnel pour les besoins du service, en cas de guerre.

Le 31 mars 1906, un nouveau décret du ministre de la Guerre élève en première classe l'H-A. n°9, qui avait alors cinquante lits, et ne tarde pas à en avoir soixante-quinze.

A partir de 1909, les évènements se pressent ; sur les instances réitérées du conseil central, on organise des cours d'infirmières.

Tout se trouvait providentiellement prêt pour les terribles évènements qui étaient à la veille d'éclater. »

C'est donc ainsi qu'après la déclaration de guerre, seul l'hôpital de la Croix-Rouge fut rapidement prêt à accueillir des blessés. Il fallut attendre mars 1915 pour que l'hôpital militaire soit prêt, et il n'accueillit ses premiers blessés que le 12 mai 1915. En attendant, des solutions palliatives furent trouvées (Hospice Civil, particuliers).

Lundi 10 août 1914 : *la Croix-Rouge a ouvert une souscription et fait quêter en ville et à la campagne du linge et des provisions. Cet hôpital auxiliaire, installé au collège avec 75 lits, a été fondé par Mme Perrin. Il avait déjà son organisation permanente depuis 25 ans.*

3 septembre 1914, Hôpital de la Croix-Rouge : *prise en charge de 11 blessés de Troyes. Le Caporal Lallet a reçu de la mitraille dans la colonne vertébrale. (3)*

Le 10 septembre est enregistré le premier décès de la Croix-Rouge (1) et, en fait, le premier mort de la guerre dans la ville d'Avallon. Des obsèques solennelles seront faites le lendemain au

Caporal Lallet. Tous les témoignages convergent autour de ce qui fut sans doute la prise de conscience de la réalité de cette guerre.

10 septembre 1914 : *Aujourd'hui est décédé à l'Hôpital n°9 de la Croix Rouge, à Avallon, le Caporal Lallet, qui avait été blessé à la moelle épinière. Pauvre gars ! Son père est un honorable commerçant de Périgueux, il avait 24 ans. Maudite soit la guerre !... Vive la paix et la fraternité de tous les peuples.*

11 septembre 1914 : *Ce matin on a enterré le caporal Lallet du 50^{ème} régiment, blessé à la moelle épinière, qui était soigné à l'hôpital de la Croix Rouge. Il y avait énormément de monde. J'ai prononcé quelques paroles d'adieu au cimetière, puis M. le Sous-Préfet a fait un petit laïus pour la*

circonstance, il était même un peu trop long. Seul, ou à peu près, le canon doit avoir la parole. Le service funèbre a eu lieu à St Lazare, j'ai cru de mon devoir d'y assister.



Articles de la Revue de l'Yonne du 11 septembre 1914

Les Obsèques du caporal Lallet

La population d'Avallon a fait au caporal Lallet, du 50^{ème} de ligne, mort des suites de ses blessures à l'hôpital de la Croix-Rouge, des obsèques dignes de son héroïsme.

Dès 8 heures, ce matin, une foule immense se pressait aux abords de l'hôpital. Peu après arrivaient les gardes civils, les sapeurs pompiers, les gymnastes de l'Union Avallonnaise et de la Jeune Garde, les anciens combattants de 1870 – 71 et les Vétérans des armées de terre et de mer. Les gymnastes, les pompiers et les Vétérans avaient avec eux leurs drapeaux largement cravatés de deuil.

Quand le cercueil de Lallet, recouvert d'un drapeau tricolore, est sorti de l'hôpital, porté à bras par les brancardiers de la Croix-Rouge et conduit par le clergé de Saint-Lazare, toute les têtes se sont découvertes, tandis que tous les yeux se remplissaient de pleurs.

Le cortège s'est formé aussitôt, précédé des tambours et clairons des sociétés de gymnastique et encadré par les gendarmes et les jeunes gens des deux sociétés patriotiques, qui portaient les innombrables bouquets offerts par les habitants de la ville.

Le deuil était conduit par M. Lallet, l'infortuné père du défunt, par M. le Sous-Préfet Gapais, par M. le maire d'Avallon, par M. Goussard, président du Tribunal et par Mme Perrin, présidente du comité local de la Croix-Rouge.

Venaient ensuite : M. l'administrateur de la Croix-Rouge, les infirmières en uniforme, les infirmiers et les brancardiers.

Dans l'assistance, qu'on pouvait évaluer à près de 2000 personnes, on remarquait tous les fonctionnaires de la ville et les notabilités locales.

La messe a été dite par M. l'abbé Guillemot, archiprêtre d'Avallon. L'église était trop petite pour contenir tous les assistants.

A l'issue de la cérémonie religieuse, le cortège s'est reformé (...). Sur tout le parcours, les tambours des sociétés de gymnastique ont exécuté des roulements funèbres.

Au champ de repos, après les dernières prières, les clairons, au milieu d'une émotion poignante, ont sonné au Drapeau et Aux Champs, les drapeaux se sont inclinés sur le cercueil, puis M. le maire a pris la parole pour saluer, au nom de la ville, le vaillant soldat tombé glorieusement en défendant son pays. M. le sous-préfet a prononcé ensuite un discours.[...]

Après ce discours, la foule, en proie à une émotion douloureuse, s'est séparée, non sans avoir présenté au malheureux père du caporal Lallet ses condoléances et lui avoir prodigué les marques de sa vive sympathie. (...)

Mort pour la Patrie

A propos des obsèques du caporal Lallet

A M. Gapais, sous-préfet

En ville d'Avallon, des drapeaux se déploient

*Et voici des tambours tout cravatés de deuil ;
Les Vétérans sont là, leurs médailles flamboient
Et, pour le voir passer, chacun est sur son seuil.*

*Où va cet émouvant et long, si long cortège ?
Pour qui l'empressement si grand, si général ?
Tous ces gens recueillis s'en vont vers le collègue
Pour honorer la mort d'un humble caporal.*

*Ce soldat sans reproche est mort pour la Patrie ;
Sur le champ de bataille il a fait son devoir.
En lui, chacun revoit quelque tête chérie :
Il incarne à la fois et l'honneur et l'espoir.*

*C'est le premier blessé qui meurt dans notre ville,
On lui rend des honneurs dignes de son destin ;
Boy-Scouts et Vétérans, Pompiers, Garde civile
Escortent ce soldat fauché dans son matin.*

*Les clairons ont sonné, tous les drapeaux s'inclinent
Et, dans la basilique, on entonne des chants.
Si les émotions de chacun se devinent,
De quelques yeux troublés coulent des pleurs touchants.*

*La foule, en rangs émus, se rend au cimetière
Où notre sous-préfet, dans un vibrant discours,
Du pioupiou disparu retrace la carrière ;
Aux accents de son cœur il donne libre cours.*

*Il offre le tribut de la reconnaissance
A celui qui tomba sur nos champs envahis :
Apportant au défunt le salut de la France,
Il exprime l'ardeur et l'espoir du pays !*

Lucien Duc

5 octobre 1914 : Je suis allé, en compagnie de M. Julian, Principal du Collège et de M. Prince, Inspecteur Primaire, visiter le Musée de peinture où il est question d'installer le dortoir du Collège et de l'Ecole Primaire Supérieure. Les cours se feront à la maison des Vieux prêtres et au 2^{ème} étage du Musée-bibliothèque.

Dans son discours pour la distribution des prix du Collège et de l'Ecole Primaire Supérieure d'Avallon, le mardi 13 juillet 1915, M. Julian, Principal du Collège, rappellera les circonstances agitées de la rentrée scolaire 1914 :

« Dans le tableau d'affectation des établissements publics mis à la disposition de l'armée en temps de guerre, le Collège d'Avallon était désigné comme devant servir d'hôpital auxiliaire. Aussi dès les premiers jours d'août fût-il réquisitionné et promptement déménagé par les soins de la Société de Secours aux blessés militaires, aidée du patriotique empressement de la population avalonnaise. Puis rapidement on procéda à l'appropriation des locaux. (...)

Brusquement le 4 septembre, ils arrivèrent : ils fuyaient Troyes menacé d'invasion. (...) On les a tous sauvés – sauf un seul – dont la blessure était mortelle. Vous vous le rappelez, nous nous fîmes tous un devoir de suivre les obsèques émouvantes de cet obscur serviteur de la patrie.

Lorsqu'approcha la fin des vacances, il fallut, selon le vœu du Ministre, organiser la rentrée des classes. Le Service de Santé ayant pris possession de nos locaux ordinaires et la mobilisation nous ayant enlevé plusieurs de nos maîtres, deux problèmes se posaient, en apparence insolubles : celui de l'installation matérielle et celui du personnel. Cependant l'ingéniosité agissante de la Municipalité

nous aida beaucoup à résoudre le premier : les classes du Collège furent très commodément installées au Musée de la Ville et celles de l'Ecole Primaire Supérieure, avec non moins de confort, à la maison dite des « Vieux-Prêtres ».[...] »

2 novembre 1914 : *Je vais entendre déclamer M. Vallery-Radot fils (Croix-Rouge), il déclame bien, mais le poème quoique intéressant (il est de Victor Hugo) est un peu trop long pour des blessés, dont quelques uns semblent fatigués.[il s'agit du « Petit Roi de Galice » de la Légende des Siècles (3)] Mme Perrin m'a dit que son hôpital n° 9 allait avoir des blessés. Que M. Poincaré avait visité les Croix-Rouges à Paris et avait promis d'en mettre dans tous ces hôpitaux. J'ai de la peine à croire que ça soit exact. Enfin, j'ai constaté que ceux qui étaient ici ne manquaient pas de soins – pourtant il paraît qu'il y a des mécontents, parmi les soldats. Il est vrai qu'il y en a toujours. Il faudra pourtant que Mme Perrin se décide à donner un dortoir au Principal du Collège, qui ne sait où il logera ses pensionnaires.*

11 novembre 1914, Hôpital de la Croix-Rouge : *arrivée de 39 blessés d'Auxerre (...).*

15 novembre 1914, dimanche : *Cette nuit, vers 1h du matin, l'agent Blin est venu nous réveiller, porteur d'une lettre du Commissaire m'annonçant l'arrivée de 56 blessés – par Nuits-sous-Ravières. Or, il n'y avait pas de places disponibles à la Croix rouge d'Avallon. Il fallait en placer 20 à l'Hôpital et un certain nombre en ville chez des particuliers, ce n'était pas commode. Fort heureusement, le contrordre est arrivé le matin, les blessés ont été envoyés ailleurs.*

13 décembre 1914, dimanche : *A 3h ½ je me suis rendu chez Mlle Cambon, où cette excellente personne avait réuni tous les blessés de la Croix-Rouge assez valides pour s'y rendre. Nos braves soldats ont mangé avec délice les nombreux gâteaux qui leur ont été offerts, avec vin blanc, vin rouge vieux et Champagne. Après quoi je me suis levé, j'ai porté un toast à Mlle Cambon, à la Croix-Rouge, aux armées françaises et alliées, enfin au Colonel Doneu, qui représentait la Belgique. Ensuite, on m'a prié de lire une petite pièce de vers (d'un M. Duc) morceau de circonstance. Mlle Cambon a fait servir le café, et, après avoir reçu un petit souvenir, la séance a été levée, chacun s'est retiré chez soi, content du bon moment passé avec nos braves soldats.*

15 décembre 1914 : *Hier soir à 6h ½ sont arrivés 55 blessés venant du Nord, ils ont été aussitôt conduits à la Croix-Rouge. Cela fait 110 blessés dans cet établissement – qui n'a que deux médecins : MM. Breuillard et Barraud, chirurgiens ni l'un, ni l'autre, et qui ont une forte clientèle particulière en ville et à la campagne, avec le service de l'hôpital-hospice. Les infirmières sont assez peu expérimentées sauf Mlle Baudet. Je me demande avec anxiété, parfois, si les pauvres blessés ont les soins matériels nécessaires ? Il faudrait un médecin de plus.*

22 janvier 1915, Hôpital de la Croix-Rouge : *arrivée de 72 blessés venant de Châlons. 44 vont à l'HA, 21 à l'Hospice Civil et 11 au pensionnat Jeanne d'Arc, que le service de Santé a désigné comme annexe de l'HC n° 53.(3)*

22 février 1915, Hôpital de la Croix-Rouge : *le gestionnaire du futur HC n°53 (hôpital militaire) nous annonce que celui-ci sera prêt à fonctionner le 1^{er} mars ; en attendant ses infirmiers prennent pension chez nous depuis une quinzaine de jours.(3)*

26 février 1915 : *Ce matin à 11h est arrivé un train sanitaire sur lequel on nous a donné 42 blessés pour la Croix-Rouge, dont 20 grièvement, ont été transportés sur des civières. Tous ces braves gens étaient couverts de cette boue blanche de la Marne, d'où ils venaient, ils avaient vaillamment combattu le 23 février à Perthes-les-Hurlus et à Beauséjour. Ah ! les pauvres !... ils faisaient pitié, mais leur âme était haut placée, leur mentalité excellente – ceux-là ne semblaient pas douter de la victoire finale. Deux m'ont dit que les Allemands étaient fatigués et se rendaient facilement, et qu'ils ne brillaient pas avec nous à la baïonnette, la preuve que nous avons très peu de blessés à l'arme blanche. J'irai les voir à la Croix-Rouge. Un sergent colonial, marseillais, m'a fort intéressé. Sa seule compagnie a fait 120 prisonniers, et pourtant elle avait perdu les ¾ de son effectif sous le feu de l'artillerie lourde allemande.*

19 mars 1915 : *A 4h ½ je suis allé voir les « poilus » en traitement à l'hôpital civil qui sont tous enchantés de la manière dont ils sont traités.*

23 mars 1915 : *De 1h ½ à 2h ½ j'ai visité le nouvel hôpital temporaire n°53, installé dans l'ancien établissement Landrin – 106 lits exactement – m'a dit le Dr Billaudet. C'est très bien installé. La pension Jeanne d'Arc a 50 lits et sert d'annexe.*

13 mai 1915 : Hier je me suis couché à minuit ½ à cause de l'arrivée des blessés hier soir à 11h ½. 29 ont été envoyés à la Croix rouge et 60 à l'hôpital temporaire n°53. Ces braves « poilus » venaient tous du côté d'Arras et avaient été blessés à la bataille de Carency. Le moral de nos blessés est excellent, ils ne doutent de rien.

16 mai 1915, dimanche : A 8h ½ du soir nous sommes allés voir arriver 60 blessés, dont 10 officiers. Nos hôpitaux sont maintenant garnis, nous n'avons que 9 ou 10 places libres, environ.

Dans la période du 12 au 16 mai 1915, le total des blessés [traités à Avallon] est de 300.(1)

17 mai 1915, Hôpital de la Croix-Rouge : arrivée de 11 blessés, dont 6 officiers, que le gestionnaire du 53 préfère nous envoyer, disant que nous sommes mieux organisés pour les recevoir.(3)

21 mai 1915, Hôpital de la Croix-Rouge : départ des 4 premiers convalescents envoyés à la Pierre-Qui-Vire : trois capitaines et 1 lieutenant.(3)

24 mai 1915, Hôpital de la Croix-Rouge : le nombre de nos lits est porté à 105 + 35 Pierre-Qui-Vire ; Billaudet en veut 20 de plus.(3)

26 mai 1915 : Ce matin on a enterré dans une concession de 15 ans donnée par la Ville, le Zouave Andrieu, Théodore, du 8^{ème} régiment, mort du tétanos à la suite de ses blessures – balle dans un bras – pourtant peu grave. Grande affluence, j'ai parlé 3 minutes – lu 20 lignes – après quoi M. le Sous-Préfet a prononcé un long discours – trop long – peut-être quoique intéressant. Il faisait terriblement chaud – pour venir de l'Hôpital 53 au cimetière. (C'est le 1^{er} soldat inhumé au cimetière, puisque le Caporal Lallet a été emmené par son père. (3))

8 juin 1915 : Ce soir à 9h sont arrivés 100 blessés qui arrivent des environs d'Arras – ils ont été blessés hier matin. Peu d'entre eux sont gravement atteints. On les a partagés entre les hôpitaux de la Ville.[dont 40 à la Croix-Rouge (3)]

17 juin 1915,
Hôpital de la Croix-Rouge :
l'annexe de la Pierre-
Qui-Vire va s'appeler Hôpital
Auxiliaire (HA) n°48 et
recevoir tous les
convalescents via l'HA n°9 ;
ceux de l'HC53 passeront
par l'HA n°9 pour aller à
l'HA 48.(3)

14 juillet 1915,
mercredi : Nos soldats
blessés et convalescents ont
été choyés dans les
hôpitaux : gâteaux, vins
vieux, Champagne, etc..



Mathieu Tamet (debout, 1^{er} à gauche) au repas des
« poilus » en traitement à l'hôpital civil d'Avallon

Août 1915 : les élèves des écoles communales ont offert la valeur de leur prix aux hôpitaux militaires de la ville (445f). Ils reçoivent quand même un diplôme. La même chose se produit dans les écoles libres (2).

Les choses se passeront de la même manière en août 1916.

L'université n'a pas autorisé les élèves des collèges et lycées à faire de même.(2)

Jeuudi 26 août 1915 : à la Croix-Rouge, le major Billaudet remet la Croix de Guerre avec palme au lieutenant Jameint, soigné dans cet hôpital. C'est la première cérémonie de ce genre à Avallon.(2)

30 août 1915 : Ce matin à 10h a été inhumé un brave petit breton, mort de la suite de ses blessures, à la Croix rouge.. (Premier décès [à la Croix-Rouge] depuis le caporal Lallet...(3)) Sa famille n'avait pu venir, elle était trop loin, hélas ! Nombreux sont ceux qui l'ont accompagné à sa dernière demeure. Il y avait la société des Vétérans, celle de gymnastique, avec leurs drapeaux, leurs tambours et clairons. Au cimetière, j'ai donné l'adieu suprême au nom de la population avallonnaise, puis M. Gapais, Sous-Préfet, a prononcé un magnifique discours – d'une couleur bien locale. (il est breton lui-même)

Septembre 1915 : les arrivées de blessés se succèdent : 100 blessés le 14, 200 blessés (très peu de blessés, beaucoup de malades) le 25, 108 le 29.

1^{er} novembre 1915, lundi : *A 1h ½ a eu lieu au cimetière la manifestation patriotique de commémoration. Il y avait une grande foule que j'évalue à au moins 1500 personnes. Sur la tombe de 1870-1971, Monsieur Billardon a prononcé un laïus, puis on a déposé une palme. On est allé ensuite déposer une couronne sur chacune des tombes des petits soldats morts de leurs blessures à Avallon, enfin une palme sur la tombe de Lacasse.*

Version Croix-Rouge : *1^{er} novembre 1915 : Mlle Cambon organise un cortège pour aller au cimetière et y convie nos blessés, mais pas notre personnel, ni nos comités.*(3)

2 novembre 1915 : *Ce matin à 10h nous avons reçu 141 blessés, dont 2 officiers, venant de Tahure ; quelques uns étaient assez sérieusement atteints ; l'un d'eux était momentanément aveugle. Ils ont été répartis entre les divers hôpitaux de la Ville : Billaudet et la Croix-Rouge. Bon moral.*

15 mars 1916 : *Ce matin, vers midi, 74 blessés sont arrivés venant de Verdun, 26 étaient sur des civières ; leur moral est excellent et ils espèrent beaucoup.*

18 mars 1916 : *Ce matin à 7h ½, 264 blessés sont arrivés, venant de la région de Verdun, pour la plupart blessés peu sérieusement, une vingtaine était assez grièvement atteints ; ils ont été répartis entre les divers hôpitaux qui, maintenant sont au complet. Leur moral est excellent, mais tous déclarent que le camp retranché de Verdun n'était pas suffisamment fortifié, ni armé – par la faute du chef qui commandait, et ils accusent nettement le général Herr de l'avoir fait intentionnellement, pour favoriser l'ennemi. Il y a unanimité pour approuver cette version. Je n'ose le croire. Ce qui est certain c'est que ce général a été relevé de son commandement et remplacé par le général Pétain.*

24 mars 1916, Hôpital de la Croix-Rouge : *M. Philippot, l'un des meilleurs pâtisseries d'Avallon, étant mort, la maison envoie pour nos hommes tous les gâteaux restés.*(3)

31 mars 1916 : *A 2h du soir arrivent 172 blessés de Verdun, dont 50 couchés, une vingtaine de malades et des blessures plus ou moins légères. Braves gens ! Tous disent que l'on n'avait rien fait pour défendre Verdun avant le 21 février, c'est-à-dire avant l'attaque allemande. Depuis l'arrivée du général Pétain, les choses ont changé. Tous déclarent que maintenant les Boches n'iront plus à Verdun. Je le souhaite.*

13 avril 1916, Hôpital de la Croix-Rouge : *article du Bourguignon : « A quoi sert l'HA n°9 d'Avallon qui, depuis 3 mois a 4 blessés ? Pourquoi ne pas rendre les bâtiments au collège et léser si inutilement l'instruction publique ? »*(3)

24 avril 1916, Hôpital de la Croix-Rouge : *départ de 12 convalescents. Nous restons avec 67 hommes.*(3)

7 et 8 mai 1916, Hôpital de la Croix-Rouge : *arrivée vers 16h du 85 blessés de Verdun, dont 15 sous-officiers.*(3)

9 mai 1916 : *200 blessés sont arrivés ici aujourd'hui, venant de la cote 304 – 30 sur des civières. Je n'ai pu y aller, étant en tournée, mais ma chère femme, mes enfants et mon petit Jean sont allés leur distribuer des cigarettes. Braves gens qui se font tuer et blesser pour nous défendre. Nous ne ferons jamais assez pour eux.*

28 mai 1916 [dimanche] : *A 8h nous nous rendons à la gare pour attendre des blessés au nombre de 180 qui arrivent de Verdun. 101 sont sur des civières, plusieurs amputés, quelques blessures graves. Pauvres gens, braves soldats qui nous défendent contre les Boches. Hélas !*

10 juin 1916, samedi : *A 8h du soir, il nous arrive 140 blessés de Verdun.*

16 juillet 1916, Hôpital de la Croix-Rouge : *M. Vallery-Radot (de Marrault) de l'Académie Française, vient visiter l'Hôpital [de la Croix-Rouge]. Plein de sollicitude pour les blessés, il a fondé la « Ligue des Amis des Aveugles » qui a déjà rendu tant de services aux nombreux soldats atteints de cécité.*(3)

5 octobre 1916 : *A 14h 55 des blessés sont arrivés à Avallon, partis de Juvisy hier soir entre 8h et 9h, ils n'ont été ravitaillés que cet après-midi à 1h, à Cravant, par une boîte ½ de singe pour 8 hommes, sans aucune boisson. Sur 94, 40 étaient sur des civières. Pauvres gens, aussi quelques uns parmi les plus valides témoignaient de leur mécontentement de vive voix à la gare. J'ai écrit ce soir à M. le Général Commandant la 5^{ème} région pour lui signaler cela (...).*

3 décembre 1916 : *A 1h ½ inhumation du fils Raille, soldat réformé décédé à l'hôpital civil d'Avallon ; à 2h ¼ remise de la Croix de la Légion d'honneur au fils Simion, Sous Lieutenant d'Infanterie qui a perdu la vue à l'armée par explosion de fusées.*

5 décembre 1916, Hôpital de la Croix-Rouge : *avis officiel de fermeture de l'HA n°48 (Plus d'hôpitaux de convalescents).*(3)

18 décembre 1916 : *Aujourd'hui, à Avallon, à 6h du soir, sont arrivés 110 blessés ou malades, dont 38 sur civières. Il semble que ces pauvres soldats sont fatigués de cette affreuse guerre de tranchées et seraient heureux de se reposer enfin ; le moral et le physique sont un peu déprimés.*(...)

14 janvier 1917 : *Par mesure d'économie, le Service de Santé supprime l'Hôpital 53. Les blessés vont à la Croix-Rouge, les malades à l'Hôpital civil. Les bureaux et le personnel sont à l'annexe Jeanne d'Arc.*(2)

Les arrivées de blessés continuent : 197 blessés ou malades le 20 février, 180 blessés le 9 mars, 115 blessés ou malades venant de la région de Berry au Bac le 14 avril 1917.

1^{er} juin 1917 : *A 10h ½ jusqu'à 11h ½ j'assiste à l'hospice aux essais définitifs du service de radioscopie, qui ont lieu sous la direction du jeune ingénieur de Mme Curie. Tout a fort bien marché : on a examiné 8 soldats et 1 civil.*

13 juillet 1917 : *Nous avons appris aujourd'hui que par décision ministérielle du 5 juillet la Croix-Rouge allait fermer et que le Collège allait être rendu à son affectation normale.*

25 juillet 1917 : *Ce soir vers 4h Mme la Marquise de Duras-Chastellux, née de Courcel, est venue à la maison pour me demander d'écrire à M. le Sénateur Bienvenue-Martin pour lui dire tout l'intérêt qu'il y aurait à conserver la Croix-Rouge à Avallon. Elle a tout fait pour obtenir cette chose monstrueuse, de me faire déjuger, et de renier tout ce que j'avais dit et écrit à ce sujet. Elle m'a rendu responsable de la décision qui serait prise, disant que moi seul pouvait empêcher la fermeture de cet hôpital, me menaçant pour que ? Pour qui me prend elle, cette grande Madame ? Naturellement j'ai résisté à toutes ses propositions et elle est partie fort en colère – au fond. Elle n'aurait jamais dû me demander cela. Ces gens-là sont vraiment terribles et dangereux.*

7 septembre 1917, l'Hôpital de la Croix-Rouge ferme.(3)

3 juin 1918 : *Il est arrivé 50 blessés de l'Aisne. Ces braves gens sont désolés ; ils laissent entendre que nos pertes sont élevées.*(...)

4 juin 1918 : *Nous avons de nouveaux blessés à l'hôpital depuis hier, il y a une vingtaine d'anglais parmi eux. On ne fera jamais assez pour eux.*

20 avril 1919, dimanche : *De 3h à 5h 45 nous sommes allés à l'hôpital complémentaire 53(...); grâce à Mlle Cambon on a pu faire goûter des soldats malades ou convalescents, ils étaient environ 60 et quelques Malgaches. Ces pauvres diables ont été bien contents d'avoir des gâteaux et des cigarettes, arrosés de quelques bouteilles de vin blanc.*

20 mai 1919 : *J'ai assisté à l'enterrement d'un pauvre Malgache. Nous étions 3 civils : M. Moleur, M. Grand et moi !*

II 2 Les réfugiés

La proximité du front et des zones évacuées fait également d'Avallon une ville d'accueil pour de nombreux réfugiés. On en comptera jusqu'à 2000 en ville même en octobre 1917. Il faut aussi mentionner les personnes qui se font héberger par leurs relations à Avallon ou viennent spontanément y loger.

27 août 1914 : *Promenade avec Cambuzat jusqu'à 6h 45 ; à ce moment nous rencontrons un jeune cycliste qui nous annonce que le sous-préfet nous attend chez lui. Quand nous arrivons, il nous donne lecture d'un télégramme du Préfet qui demande si dans 48h nous pourrions loger et nourrir 3000 expulsés des places fortes de l'Est et du Nord dans l'arrondissement ? Examen rapide des ressources d'Avallon, création d'un Comité, etc..*

28 août 1914 : *Ce matin, je me suis occupé de chercher des logements pour les réfugiés des places fortes de l'Est et du Nord qui peuvent nous arriver dans les 48h. J'en ai trouvé pour 1400 environ et une centaine de lits. J'ai organisé la Ville en 4 secteurs – avec un comité par secteur : hommes et dames. Les sous-comités se sont réunis ce soir à 4h pour les mesures à prendre.*

29 août 1914, samedi : De 10h ½ à 11h ½ réunion du Comité des réfugiés à l'Hôtel de Ville. Les mesures ont été arrêtées définitivement. J'ai fait placarder un appel aux Avallonnais en faveur de ces malheureux, puisse-t-il produire bon effet.

2 septembre 1914 : Belle et chaude journée, bien pénible pour moi, à cause (...) de la réunion du Comité des réfugiés qui a duré de 3h à près de 5h ; chaude discussion où les esprits plus ou moins clairs ont eu l'occasion de se montrer[...] Enfin, je ne recommencerai pas à réunir les Comités, car il n'y a rien à faire dans ces conditions. Ma tête était brisée quand je suis sorti de là.

18 février 1915 : De 2h à 3h ½ réunion, à l'Hôtel de Ville, du Comité des réfugiés pour préparer le cantonnement et le logement des réfugiés Alsaciens-Lorrains qui sont annoncés pour une date encore ignorée. Il sera difficile d'en placer 300 ici, et plus de 800 dans le reste de l'arrondissement. Le pistolet Grand a trouvé moyen de baver sur moi à l'occasion de l'appel que j'ai adressé à la population à leur sujet. Cet homme n'est que fiel. Tant pis pour lui, je n'en souffre pas, moins que lui certainement.

19 février 1915 : J'ai envoyé aujourd'hui ma démission de Maire au Sous-Préfet qui a permis au fameux Grand, de la « Revue de l'Yonne » d'insérer un article qui infirme mon appel à la population en faveur des « Alsaciens-Lorrains » réfugiés qui nous arriveront peut-être d'après les renseignements envoyés de la préfecture. Ce triste individu cherche par tous les moyens possibles non seulement à nous être désagréable, mais encore à faire échouer nos efforts en faveur de cette œuvre patriotique. M. le Sous-Préfet ne fait rien pour l'en empêcher, alors qu'il le pourrait très bien, qu'il le devrait dans l'intérêt de la défense nationale. Cet homme qui ne paie ni ses contributions, ni son loyer, ni ses fournisseurs ose parler ! J'ai prié le Sous-Préfet d'envoyer ma lettre de démission au Préfet, qui en fera ce qu'il voudra. Je tiens surtout à ce que ces simagrées ne recommencent pas ou alors le Conseil déménagera tout entier.

25 février 1915 : De 4h ½ à 6h, réunion du Comité des réfugiés ; compte rendu des logements et cantonnements trouvés. Nous pourrions, je crois, en coucher 250 dans des lits et environ 450 sur la paille en cantonnement. On a résolu de les faire nourrir par des restaurateurs, en ce qui concerne ceux qui ne resteront qu'un ou deux jours ici, les autres feront la cuisine dans leurs logements.

19 mars 1915 : A 7h ½ du matin je me rends à la gare recevoir les 65 réfugiés, ils n'arrivent qu'à 9h. M. Gapais, Sous-Préfet, ayant commis la gaffe de dire à sa femme qu'il arrivait 400 réfugiés, celle-ci nous l'annonce mais, le Sous-Préfet l'ayant appris, s'émute quelque peu et vint nous dire qu'il n'en était rien. Quelques minutes plus tard et nous allions commander à déjeuner pour 400 personnes au lieu de 65

15 décembre 1916 : Le soir de 2h à 3h ½ réunion du Comité des Réfugiés dans mon cabinet au sujet de l'organisation de la « Journée des réfugiés ». La séance m'a été particulièrement pénible. J'y ai vu s'étaler la jalousie, l'intolérance, le manque de bon sens, même l'orgueil. Mmes D. et A.-B. notamment se sont révélés sous un jour qui ne leur est pas favorable.. Je me souviendrai de leur attitude en cette circonstance. Mme A. est encore plus rosse que l'autre dame. Enfin, je suis parvenu, non sans peine, à former mon Comité – en excluant Mlle Cambon qui ne demandait pas mieux d'ailleurs. Elle aussi s'en souviendra. Mme Gapais, par contre, s'est montrée sous un beau jour.

Mardi 19 décembre 1916 : quête à domicile pour les réfugiés résidant dans le département [1956 à Avallon].

15 février 1917 : A midi 20 sont arrivés 320 réfugiés de la Somme, rapatriés d'Allemagne ; ils étaient partis à 8h du matin d'Evian (Savoie). Les pauvres gens avaient très bonne façon – beaucoup d'enfants et de femmes et quelques hommes âgés de plus de 50 ans ou infirmes. Il en est resté une vingtaine à Avallon, plus 3 à l'hôpital, les autres ont été envoyés dans les communes rurales de l'arrondissement. Les dames du Comité se sont très bien acquittées de leur devoir ; tout a bien marché et les pauvres gens ont été servis comme il convenait.

Article : APPEL

A la population d'Avallon

Chers concitoyens,

Nous n'avons pas connu les horreurs de l'invasion et nous ne les connaissons jamais pendant cette guerre, puisque la victoire est proche.

Nous avons donc contracté une dette envers les Français qui ont subi si longtemps le joug le plus odieux, le plus tyrannique que jamais une armée ait fait peser sur la terre ennemie.

Cette dette, nous pouvons la payer. Nous donnerons asile, probablement cette semaine, aux rapatriés de la Somme que nos soldats ont trouvé au milieu des ruines et dans un dénuement si effrayant qu'il soulève à cette heure la pitié du monde.

Jamais votre charité, votre patriotisme ne pourront mieux se manifester qu'en faveur de ces martyrs. Ils ont besoin de tout, argent, meubles, vêtements, literie, ustensiles de cuisine. Vous mettrez votre orgueil à ne les laisser manquer de rien.

Les dons seront reçus à la mairie. Ils pourront être également remis aux dames quêteuses du comité.

Vive la France !

Vive la République !

Le maire, Tamet.

Notre département, en effet, vient d'être désigné pour donner asile à plus de 2000 Français du département de la Somme arrachés au joug des Allemands par la vaillance de nos soldats. Plusieurs centaines de ces malheureux, dont le martyr fut pire encore que celui des rapatriés venus le mois dernier, seront hospitalisés dans notre arrondissement et dans notre ville elle-même. Ils arriveront incessamment. La municipalité a déjà fait, d'accord avec l'administration et le comité local des réfugiés, toutes diligences en vue de leur réception et de leur installation. Mais cela n'est pas suffisant. Il faut que chacun s'applique à seconder les efforts des autorités. M. le Maire convie les Avallonnais à une grande et belle œuvre de solidarité française. Il est nécessaire qu'il soit entendu et que chacun, dans la mesure de ses moyens, s'ingénie à secourir l'effroyable détresse de nos frères de Picardie.

7 mai 1917 : Nos réfugiés de l'Aisne ont été bien reçus, ils en sont enchantés, la nourriture leur a paru délicieuse après tant de privations. La misère de ces pauvres gens était extrême, lamentable, tous pauvres comme Job. Beaucoup d'enfants – pauvres petits ! Des gosses de 11 et 12 ans fumaient la cigarette – ce sont les Boches qui leur ont appris, les maudits ! Ils étaient 500, dont 200 ont été réexpédiés sur l'arrondissement d'Auxerre (dont 50 sur Tonnerre).

27 janvier 1918 : La Préfecture demande des logements pour les réfugiés ou plutôt les évacués qui vont être renvoyés probablement – sous peu de jours – de l'arrière du front actuel, sur les points où les Boches vont attaquer.

7 février 1918 : Ce matin, j'ai reçu la visite de M. Antoine, Conseiller Municipal de Nancy, qui est venu ici pour s'occuper de l'arrivée et de l'installation des 500 Nancéens qui doivent nous arriver le 12, par évacuation. Il est venu avec M. Gapais, Sous-Préfet. La répartition semble avoir été mal faite dans l'arrondissement, des communes en ont trop, d'autres pas assez, d'autres pas du tout. Avallon en aura 120.

4 mars 1918 : A 2h jusqu'à 3h le Comité des réfugiés a fait connaissance avec la Croix Rouge américaine ou plutôt ses délégués venus pour offrir leurs services à l'occasion de la prochaine arrivée des évacués de Nancy.

5 juin 1918 : Ce matin il est passé 50 personnes dans des voitures et des chariots conduits par 30 chevaux venant de Fismes (Aisne), ils se rendaient à Chastellux chez J. Louis Ferry, un de leurs correspondants, où ils étaient déjà venus en 1914. Demain il doit en arriver environ 125 avec 75 têtes de bétail. Ces pauvres gens fuient leurs foyers envahis par le boche exécré. Hélas ! Quand donc finira cet exode lamentable et quand donc nos troupes pourront-elles arrêter définitivement la marche de l'envahisseur ?

11 juin 1918 : Les 126 réfugiés venant de l'Aisne (Fismes) sont arrivés aujourd'hui vers 2h du soir avec leurs immenses chariots et leurs bœufs. Défilé lamentable entre tous. Les autorités militaires qui n'ont pas prévu assez à temps une partie de ces braves gens sont vraiment coupables car ils sont ruinés n'ayant rien pu emporter de ce qu'ils possédaient. Les logements manquent pour une vingtaine d'entre eux, ils seront conduits à l'hôtel. Ils ne peuvent pas rester dehors. Terrible guerre !

20 juillet 1918, samedi : La mauvaise nouvelle de la journée est le départ prochain de nos réfugiés de Marveuil-sur-Ourq qui vont retourner dans leur pays, ramasser leurs récoltes. Je comprends ces braves gens, mais leur départ va nous gêner beaucoup pour le transport de nos bois à domicile. A qui allons-nous nous adresser maintenant ?

II 3. Les prisonniers de guerre

Dès la fin de l'année 1914, le secteur d'Avallon est pressenti comme zone d'accueil de prisonniers de guerre. Beaucoup seront utilisés autour d'Avallon à l'exploitation des bois (Noyers, Chatel-Gérard, Vézelay). Ce n'est qu'en juin 1917 qu'un camp sera installé à proximité immédiate d'Avallon (Châtelaines).

29 décembre 1914 : *A 3h j'ai reçu un pli de la Sous-Préfecture et j'ai dû me mettre en route pour chercher des emplacements pour 3000 à 5000 prisonniers. J'ai trouvé plusieurs terrains et demain j'enverrai un rapport à la Sous-Préfecture.*

3 juin 1917 : *Ce matin, j'ai reçu le Lieutenant inspecteur des prisonniers de l'Yonne, en compagnie de MM. Cambuzat et Briand nous sommes allés visiter leur future installation des Châtelaines. Je suis rentré à midi. Ils arriveront jeudi prochain à Avallon. On prendra demain toutes les mesures nécessaires pour les recevoir.*

6 Juin 1917 : *Ce matin j'ai dû employer une partie de mon temps à acheter des vivres pour les Boches (prisonniers de guerre) et leurs gardiens, ainsi que de 5h ½ à 6h ¼.*

7 juin 1917 : *A 9h ½ sont arrivés 20 prisonniers boches, pour l'exploitation de nos bois, quelques uns avaient mauvaise mine, parmi eux un sous-officier parlait un peu français. Ils ont été conduits immédiatement à leur cantonnement aux Châtelaines.*

En voyant ces prisonniers, je pensais aux nôtres qui sont malheureux en Allemagne ! Nous ne sommes pas des barbares, nous...

10 juin 1917 : *Le matin à 8h je vais visiter les prisonniers boches aux Châtelaines. Je m'y rencontre avec le Lieutenant Inspecteur : pas de Chef de poste, le Caporal est en corvée avec 2 prisonniers et ne rentre que ¾ d'heure après, quant au sergent nous partons sans l'avoir vu ! Le poste est à l'abandon : 1 homme monte la garde, un autre épluche des pommes de terre, c'est tout ; les armes et les munitions errent à l'abandon, les Boches pourraient fort bien s'en emparer. En somme un manque complet de surveillance. De plus un des hommes de garde, le gros C., agent d'assurances, rue de Paris, a couché avec sa femme, en ville !... Le lieutenant prend note de tout cela...*

Revue de l'Yonne du 21 octobre 1917 :

Prisonniers de guerre

La guerre de 1870 avait déjà rempli l'Allemagne de prisonniers français, mais combien avait-elle mis d'allemands entre nos mains ? Qui donc au contraire n'a pu depuis 1914 sentir l'odeur de l'ennemi, voir de ses yeux l'uniforme détesté, se repaître du délicieux spectacle des Boches travaillant pour nous, suant pour nous, contraints à servir sur cette terre de France qu'ils ont assailli pour une rapide conquête ? C'est à ce contraste qu'il faut penser quand on manque de réconfort et qu'on doute du succès. Une colonne de prisonniers qui passe, quelques taches d'un gris-verdâtre dans nos bois ou dans nos champs, voilà qui doit remplir le cœur de joyeux orgueil.

Tous les Français n'ont pas là-dessus les sentiments convenables. Il y en a trop d'indifférents qui se sont accoutumés au Boche et ne se roidissent pas quand il le voit approcher. Il y en a qui font pis et qui trahissent inconsciemment, obscurément par leur faiblesse et leur bêtise. Ils ne l'auraient pas fait en 1914. Ils ont eu pendant quelques jours, pendant quelques mois le sens de l'ennemi, mais leur pâte molle a cédé à la longueur de la guerre, leur patriotisme s'est aveuli ; ils ont récriminé ; ils ont mal supporté les restrictions et les inconvénients qui étaient leur seule part d'effort et de devoir ; ils sont redevenus ce qu'ils étaient avant la guerre, impuissants à vouloir et jaloux de ceux qui les dépassent, citoyens indociles et sans initiative, égoïstes, médiocres, spectateurs inintelligents du plus grand des drames humains. Surtout ils ont fléchi devant la nécessité de conserver intactes la colère et la haine. A l'égard des prisonniers, ils ont témoigné d'abord une curiosité ridicule. Ces Allemands, que tous coudoyaient en France avant le conflit, qui recevaient un si bel accueil dans nos usines, dans nos maisons de commerce, dans nos hôtels, il semble que le premier jour de la guerre ait fait oublier leur forme humaine. On s'attend presque à leur voir le pied fourchu, des cornes et des griffes, comme aux démons des vieilles estampes. Et comme les pauvres moujiks dont parle Alexis Tolstoï, on s'étonnerait volontiers de ce que nos ennemis boivent et mangent. Tout cela est purement idiot. Mais la bêtise devient crime quand elle conduit à des complaisances systématiques dont il y a tant d'exemples. C'est

un propriétaire qui invite ses Boches à une fête de famille ; c'est d'autres faiblesses, pires, et que je citerais, si elles n'étaient plus connues.

A quoi bon d'ailleurs ? N'y eût-il qu'un cas la faute n'en serait pas changée et cette faute est une trahison. Si l'Allemagne était un ennemi ordinaire, nul Français, nulle Française n'auraient cependant le droit de substituer leurs sentiments personnels aux sentiments que toute guerre impose et de traiter avec bienveillance l'homme de l'autre nation. Mais l'Allemagne n'est pas seulement notre ennemie, elle est l'ennemie de la justice, de la pitié, de la liberté ; elle a déclaré la guerre aux principes qui servent de base à la morale humaine et qui permettent aux nations civilisées de se reconnaître entre elles. Elle a fait du mensonge, de la cruauté, de l'assassinat un emploi systématique. La liste de ses crimes est connue, mais il faut toujours la maintenir en pleine lumière comme le symbole de notre foi. Il faut se dire chaque jour : « Les Allemands ont menti, volé, incendié, violé, martyrisé, tué. Les Allemands ont voulu nous ruiner et nous asservir. Les Allemands ont attenté à l'honneur des femmes, à la vie des enfants. Belgique, Louvain, Reims, le Lusitania, Edith Cavell, les jeunes filles du Nord. » Voilà nos litanies de guerre, voilà qui doit réveiller notre colère et notre haine si elles venaient à s'endormir. Nous n'oublierons pas les souffrances effroyables que l'Allemagne a infligées aux prisonniers français, russes et anglais. Elle les a affamés, elle les a humiliés, injuriés, frappés, persécutés sans relâche. Elle a soulevé contre elle l'indignation du monde, et ceux qui ne condamnent pas ses crimes s'excluent eux-mêmes de l'humanité civilisée.

Les bêlements de tendresse, les soupirs fades que poussent les imbéciles devant les prisonniers boches sont donc un véritable attentat contre la patrie et la cause des Alliés. Il ne s'agit pas de rivaliser avec nos ennemis de cruautés inutiles. Affamer des prisonniers, les frapper, les attacher au poteau comme on a fait des nôtres, nul n'y songe. La France a des traditions de générosité qui se sont imprimées dans nos moelles et nous rougirions de nous montrer barbares, même envers ceux qui ont fait oublier tous les Barbares de l'histoire. Mais il s'agit aussi d'être maîtres de nous-mêmes, de traiter l'ennemi en ennemi et particulièrement les Allemands en Allemands. Nous le devons, donc il faut vouloir. Gardons notre sentimentalisme pour une meilleure cause ou plutôt profitons-en pour nous délivrer de cet humanitarisme un peu bêta qui nous fit dans cette guerre préférer le coupable à l'innocent, et qui faillit nous faire oublier la patrie. Agissons en hommes, avec notre volonté et notre raison. Devant le prisonnier, redressez-vous, regardez-le en face, avec la fierté et la dignité qui conviennent à un Français devant un barbare. Parlez haut et ferme, exigez l'accomplissement de la tâche imposée, et pensant aux services que l'Allemagne tire des nôtres, soyez vous-même un maître sévère. Que le prisonnier soit à nos yeux un instrument de travail et pas autre chose. Cela est plus pénible peut-être que de s'abandonner, de sourire, d'acheter par de coupables complaisances une sympathie hypocrite, mais c'est infiniment plus digne, plus utile et, nous le répétons, c'est le devoir. L'attitude contraire n'est pas humanité, mais faiblesse et plutôt trahison. C'est vendre son pays à menue monnaie, comme d'autres la vende à la grosse. Pour figer votre sourire, pensez à l'un de ces braves gens de chez nous qui sont tombés là-bas et dites-vous en regardant l'ennemi : « C'est peut être celui-ci qui a tiré ? »
H.L.(6)

II 4. Les opérations de guerre à Avallon

Non seulement Avallon n'est pas loin du front, mais on y craint à plusieurs reprises l'arrivée de l'ennemi, notamment par la voie des airs ; d'où les « exercices de Zeppelin ».

25 août 1914 : *Parti en tournée ce matin à 6h ½, je suis rentré à 7h du soir. J'ai trouvé nos bons paysans fort ennuyés, inquiets voyant déjà l'ennemi à leur porte. J'ai essayé de les dissuader et de leur donner confiance.*

4 septembre 1914 : *Beaucoup d'autos passent qui vont plus loin se mettre à l'abri des coups. Tous les gens de l'Oise, Seine & Marne descendent dans le centre ou dans le midi. Bientôt, peut-être, il faudra que les Avallonnais en fassent autant.*

Déjà des Avallonnais ont quitté la Ville : la famille Charles Hénault entre autres qui se sont rendus à Clermont Ferrand. Rien ne les obligeait à partir ou à rester. Faut-il leur tenir rigueur de leur départ un peu hâtif, je ne le pense pas.

Fin février, mars et avril 1915 : *l'éclairage est supprimé aux Cousins et diminué dans la ville à cause des usines, à la suite de l'apparition des taubes sur Paris. Des piquets de pompiers, aux brassards rouges, font la ronde dans la nuit. (2)*

20 août 1916 : *Ce matin le concierge de la Mairie est venu m'aviser de l'alerte contre les Zeppelins. Exercice de pure forme, pour se rendre compte du temps nécessaire à cette préparation. Une autre fois, je crains fort que l'alerte sera plus sérieuse.*

6 octobre 1916 : *A 8h du soir, on me télégraphie exercice de Zeppelin – consigne n°1. Les agents sont prévenus aussitôt – quelques minutes après. Je pense qu'on ne nous fera pas attendre trop longtemps les consignes n°2 et 3.*

Vendredi 6 octobre 1916 : *vers 20h, alerte annonçant le passage possible d'un zeppelin. Les lumières sont aussitôt éteintes ou masquées dans les maisons, les magasins fermés sauf un ou deux cafés ; mais les becs de gaz dans les rues brillent de tout leur éclat et la lune est resplendissante. Les habitants assez nombreux dans les rues et fort peu inquiets s'égayent de cette anomalie.(2)*

11 janvier 1917 : *Ce soir de 5h ½ à 8h ½ exercices de zeppelins – le 1^{er} simulé, le 2^{ème} avec batterie en ville – consigne n°2. Quelle blague !*

15 octobre 1917 : *Dernièrement Dijon a reçu la visite d'aviateurs boches qui ont lâché quelques bombes sans résultats sérieux. Les journaux n'en ont pas parlé.*

II 5 Avallon : lieu de passage de troupes, d'évacués et de fuyards

La position stratégique d'Avallon lui permet de voir passer les civils allant se mettre à l'abri, les soldats dans un sens et dans l'autre, les trains de blessés, les renforts alliés montant au front, ... C'est dans ce contexte aussi que sera installé le cantonnement d'Artillerie Lourde de la route de Sauvigny.

4 septembre 1914 : *Beaucoup d'autos passent qui vont plus loin se mettre à l'abri des coups. Tous les gens de l'Oise, Seine & Marne descendent dans le centre ou dans le midi.*

6 septembre 1914 : *des soldats, une cinquantaine, de passage, logent chez l'habitant.(1)*

24 janvier 1915, dimanche : *Hier soir vers 11h ½, je venais de me coucher, lorsqu'un coup de sonnette s'est fait entendre, c'était Mlle Cambon et M. Martin, secrétaire de la Mairie, qui venaient m'annoncer que 44 « poilus » territoriaux venaient d'arriver sans avoir été annoncé et qu'ils attendaient un logement.. Les pauvres gens étaient très fatigués. Je les ai fait conduire 20 chez Chanut, hôtel de la Poste, 16 chez Justin Thibault, 4 chez Guy, 2 chez Martin et 2 chez M. Compère, vers les Capucins. Quant à leur nourriture, je l'ai assurée aujourd'hui chez les hôteliers pour le repas de midi, et à 3h ½ grâce à Mlle Cambon qui a préparé le nécessaire – on leur offre un espèce de lunch : saucisson, jambon, pain, vin et un bon verre de café. Ces braves gens étaient enchantés de cette réception. De plus, on leur a distribué quelques gilets de laine, cache-nez, caleçon, pantalons qui manquaient à beaucoup. A 5h 08 ils sont partis pour Autun, où une dépêche les avait précédés. Ce sont tous des mineurs du Pas-de-Calais (du côté de Lens et Liévin) qui vont travailler dans les puits de Saône et Loire. La plupart d'entre eux sont des pères de famille sans nouvelles des leurs depuis plusieurs mois, sachant leur pays envahi par l'ennemi. Plusieurs avaient les larmes aux yeux, en en parlant. Deux n'ont pas voulu manger, ils avaient le cœur trop gros. Pauvres gens désemparés qui venaient de Fontainebleau, où ils étaient depuis le mois d'octobre. Ils ont couché dans un lit pour la première fois depuis 5 mois, ils n'y coucheront probablement pas ce soir !*

Lundi 20 décembre 1915 : *arrivée d'un biplan blindé (mitrailleuse et lance-bombe), qui se pose sur la Morlande et repart le lendemain pour Dijon. Début d'une longue suite de passages d'avions.(2)*

24 mai 1916 : *Les communiqués disent que les pertes allemandes ont été sanglantes, mais les nôtres doivent être fortes aussi, à en juger par les nombreux trains de blessés qui ont été évacués du front et passés par Laroche.*

23 juillet 1916, dimanche : *Nous sommes tous allés voir tirer la loterie de Mlle Cambon, au profit de l'œuvre de ravitaillement des soldats de passage. Beaucoup de monde. Deux poilus ont déclamé et chanté des morceaux charmants qui ont beaucoup plu à l'auditoire.*

9 mai 1917 : *Une compagnie militaire anglaise de camions automobiles (93 voitures) et plus de 300 hommes dont 4 ou 5 officiers, commandée par un capitaine (un Boer), brave homme, doux et affable avec lequel j'ai causé en compagnie du Dr Devoir. Nos alliés ont eu un grand succès auprès du beau sexe avallonnais, aussi ont-ils chanté et fait un peu de musique sur les Terreaux Vauban. Les Odeberts, les grands Terreaux et le centre de la Ville ont été très animés jusqu'à 10h du soir. (Ils repartent demain matin)*

... Tout le monde a admiré la bonne tenue des anglais de passage dans notre ville, leur souplesse, leur belle attitude, il y avait des hommes de 20 à 40 ans. Dès leur arrivée, ils ont fait le thé et déjeuné, puis ils ont procédé à leur toilette : lavage des pieds, des bras, du visage, du cou. A 3h ils ont fait un peu de musique et chanté, beaucoup ont déambulé en ville et même dans les faubourgs. Leurs fourgons sont, paraît-il, bien supérieurs aux nôtres, plus solides, mieux outillés, ils ont une voiture à dynamo. Demain matin, ils partent, ils vont à Marseille et de là, dit-on, à Salonique. Je leur souhaite bon voyage, ils nous ont procuré une journée reconfortante et montré que l'armée anglaise n'est point méprisante, comme l'a dit bêtement le Kaiser.

14 mai 1917 : *Un convoi d'ambulances anglaises, très bien outillées, environ 60 voitures et 140 hommes, 3 officiers, est arrivé aujourd'hui à Avallon. Bonne tenue, belles voitures, les anglais sont toujours la coqueluche des dames et des jeunes filles et très entourés. Le soir de 3h à 10h du soir, on se serait cru en fête sur les « Capucins » où étaient leurs voitures automobiles.(...)*

18 juillet 1917 : *Un détachement d'anglais avec des voitures d'ambulances et camions automobiles est de passage ici. Il y en aura encore demain et après-demain.*

10 août 1917 : *Il paraît que les Américains arrivent tous les jours en France. M. Durand, ex-Inspecteur du PLM, me disait ce matin qu'il en passe à Nevers, 5 trains le jour et autant la nuit, c'est-à-dire environ 8 000 hommes habillés mais sans armes, il y en aura plus de 500 000 avant la fin de l'année.*

6 octobre 1917 : *Aujourd'hui convoi de 64 camions anglais et d'une vingtaine de camions français. Les anglais sont remarquables par leur bonne tenue. Les nôtres étaient en moins mauvaise tenue que d'habitude.*

21 octobre 1917, dimanche : *Un convoi d'anglais très important est arrivé ce matin : 12 officiers, 14 sous-officiers, près de 400 hommes et 126 camions automobiles. Joie des femmes et des enfants. La ville a pris un aspect très animé.*

13 novembre 1917 : *Un gros convoi anglais de 150 voitures automobiles, 200 hommes, 15 sous-officiers et 8 officiers a été de passage aujourd'hui à Avallon, venant de Joigny et allant sur Marseille, à destination de l'Orient.*

16 décembre 1917 : *Les Américains demandent si on pourrait en recevoir 250 au moins ici. Nous n'avons pas de locaux, la réponse sera donc négative. Tant mieux pour les consommateurs.*

17 mai 1918 : *Un convoi de camions automobiles anglais a passé aujourd'hui à Avallon. Les pauvres gens paraissent bien fatigués.*

14 juin 1918 : *Ce soir à 5h ½ un capitaine d'artillerie est venu me voir, il est envoyé pour étudier l'installation d'une école d'officiers et dépôt de batteries lourdes qui se trouvent actuellement du côté d'A.s/A. Plusieurs milliers d'hommes à Avallon et dans les communes voisines. Il installera dans quelques jours ses bureaux dans notre ville.*

6 juillet 1918 : *Il vient d'arriver 1 régiment d'artillerie à l'Isle-sur-Serein, à destination de Noyers. Le 9 ou le 10 ou le 12 ...2000 hommes arriveront dans notre région et seront répartis dans les communes voisines d'Avallon. Quel remue-ménage !*

19 juillet 1918 : *Il est arrivé plus de 2000 artilleurs, aujourd'hui et hier, toute la contrée va être saturée. J'ai vu le Capitaine Allain qui est toujours très gentil et fait son possible pour nous satisfaire.*

24 juillet 1918 : *Tous les jours il arrive des soldats d'artillerie à Avallon et aux environs, bientôt nos effectifs seront au complet.*

Conclusion

Après toute cette agitation et ce dévouement au service de ses prochains, Mathieu Tamet, qui est Maire d'Avallon depuis mai 1912, se représente aux élections municipales retardées à la fin de l'année 1919.

24 novembre 1919 (préparation des élections municipales) : *Enfin, je vais pouvoir me rendre compte si les électeurs me savent gré de mes efforts pendant la guerre. Je l'espère, mais n'en suis pas bien certain.*

En fait, il se retrouve en ballottage au premier tour.

30 novembre 1919 : *J'en ai assez de travailler pour les autres depuis 7 ans et demi, bénévolement, et je veux m'occuper enfin de mes affaires.*

Il sera élu conseiller municipal, mais refusera d'être Maire sans rémunération. Il restera conseiller municipal jusqu'en 1925. Après 1919, il s'occupera surtout du Comité pour le Monument aux morts, avec les péripéties que l'on a vues. De cette période il gardera l'impression amère que peu d'Avallonnais auront apprécié l'énergie qu'il a déployée.

Pour ne pas terminer sur cette note négative, voici, en guise de conclusion, une belle histoire édifiante, trouvée dans les chroniques de la Société d'Etudes d'Avallon (2) :

Dimanche 23 janvier 1916 : *Un soldat de la Légion Etrangère avait été hospitalisé précédemment à Avallon. Revenu en permission dans la ville, il est reçu et hébergé. Mais, accusé de falsification de livret militaire et de port illégal de décorations, il est écroué à la prison.*

Mai 1916 : *Le soldat légionnaire arrêté le 23 janvier écope de 3 mois de prison seulement (belle conduite au feu).*

Dimanche 21 mai 1916 : *Le soldat légionnaire Gieskes vient d'être décoré de la croix de guerre avec une très belle citation. Il a voulu gagner la décoration qu'il aimait tant à porter. Il a donc vaillamment racheté sa faute.*